Exemplaire de M.

Hommage de son admirateur,

de son ami

Albert du Bois

(41)

VICTOR HUGO

ALBERT DU BOIS

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

VICTOR HUGO

(VICTOR HUGO)

POÈME SCÉNIQUE EN TROIS ACTES

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1919

DU MÊME AUTEUR :

A LA LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE

LE CYCLE DES DOUZE GÉNIES

Poèmes scéniques

PREMIER POÈME (*Homère*)

HÉLÈME ET PÉNÉLOPE. Comédie épique en 2 actes.

SECOND POÈME (*David*)

GAZELLE DE L'AURORE. Tragédie en 3 actes.
Créé au Théâtre Royal du Parc à Bruxelles, le 14 Octobre 1910.

TROISIÈME POÈME (*Ezechiel*)

L'APHRODITE ET LE KHÉROUB. Tragédie lyrique en 3 actes.
Créé au Théâtre de la Nature à Cabourg, le 21 Août 1909.

QUATRIÈME POÈME (*Démosthènes*)

LE CASQUE DE LA DÉESSE. Pièce tragique en 5 actes.

CINQUIÈME POÈME (*l'Apôtre Paul*)

LA CONQUÊTE D'ATHÈNES. Tableau philosophique en 4 actes.
Créé au Théâtre Sarah-Bernhardt le 10 Octobre 1910.

SIXIÈME POÈME (*Juvénal*)

BÉRÉNICE L'HÉRODIENNE. Héroï-Comédie tragique en 3 actes.
Créé au Théâtre Antique des Arènes de Nîmes, le 29 Juin 1913.

SEPTIÈME POÈME (*Rabelais*)

RABELAIS. Poème comique en 3 actes.
Créé au Théâtre des Bouffes-Parisiens, le 11 Décembre 1904.

HUITIÈME POÈME (*Cervantès*)

LA DERNIÈRE DULCINÉE. Poème dramatique en 5 actes.
Créé pour les membres du Cercle des Escholiers au Théâtre Fémina, le 5 Juin 1908.

NEUVIÈME POÈME (*Shakespeare*)

BETTY HATTON. Pièce — PAPHNUCE SMITH. Comédie.

DIXIÈME POÈME (*Voltaire*)

SI DIEU N'EXISTAIT PAS... ! (*Voltaire*) Drame philosophique en 4 actes.

ONZIÈME POÈME (*Lord Byron*)

L'ARISTOCRATE. Drame en 4 actes.
Créé au Théâtre de Monte-Carlo, le 20 Décembre 1912.

DOUZIÈME POÈME (*Victor Hugo*)

VICTOR HUGO. Poème scénique en 3 actes.

EN PRÉPARATION :

LES QUATRE BUSTES DU TEMPLE DE L'AMOUR

LAÏS. DOMITIA. CLÉOPÂTRE. SÉMIRAMIS.

LES COLOSSES DU PORTIQUE DE LA VICTOIRE

MOSÈS. TRAJAN. RICHELIEU. BISMARCK.

NOTULE SUR LE DOUZIÈME POÈME
(VICTOR HUGO)

Cette pièce a déja toute une longue histoire, bien qu'elle soit complètement inédite et l'auteur ne dissimulera pas qu'il l'a toujours considérée comme un ouvrage destiné à la lecture plutôt qu'à la représentation. La crainte que le thème scabreux ne suscitât une curiosité malsaine et les difficultés d'interprétation ont empêché de la laisser représenter, bien qu'elle ait tenté de grands artistes, les plus timides comme les plus hardis.

Quand " *Victor Hugo* " fut composé, en 1904, le vénérable Paul Meurice vivait encore. Coquelin qui songeait à créer le rôle principal, décida l'auteur à soumettre la pièce à cet exécuteur testamentaire, à ce confident, à cet admirateur fanatique du poète de *Notre Dame de Paris*. Paul Meurice se déclara ravi. On a de lui des lettres où il dit : " Victor Hugo n'est pas seulement honoré par votre pièce, il est magnifié. " Et il ajoute " Faites représenter votre œuvre et je serai le premier à l'applaudir ". Cependant, de son côté, Catulle Mendès, consulté par Coquelin, était d'une opinion toute différente. La pièce lui paraissait de nature " à créer une légende équivoque autour de la mémoire de Hugo "

Il n'est pas inutile de dire en passant, que l'ouvrage est totalement imaginaire, inventé de toute pièce, et qu'il n'y a pas, à ma connaissance, le moindre incident du séjour de Victor Hugo à Guernesey, qui puisse lui servir de point de départ. Ceci pour prévenir cette " légende " prévue par Mendès.

Plus tard, cet esprit hardi et original entre tous, Lugné-Poe, songea à faire connaître le drame aux abonnés de son théâtre de l'Œuvre. D'insurmontables difficultés d'interprétation firent échouer les projets de Lugné Poe.

L'auteur ne le regretta pas trop. Il ne voit à cette pièce qu'un seul mérite — quelque peu négatif : c'est d'être radicalement différente de la pièce qu'il serait si aisé d'offrir aux acclamations, en se faisant l'écho de ces thèmes de générosités et de magnanimités faciles, sur lesquels s'exercent avec un succès qui ne se dément jamais, tous ceux qui veulent exploiter la candeur des foules.

Il n'existe point de vers plus défavorable à la poésie dramatique d'expression pathétique, que le sonore et tonitruant Alexandrin français, avec le calembour de ses rimes et la cadence brutale de son Nombre inflexible. Aussi l'auteur s'est-il souvent demandé si ce vers éminemment favorable à la poésie comique, ironique et satirique, permettrait au poète dramatique de rester tragique et

pathétique, malgré le balancement monotone de ce Nombre et à travers le perpétuel sautillement de ces rimes.

Une des excuses qu'il s'est données — pour essayer de réaliser des poëmes tragiques dans la forme traditionnelle — c'est que l'Alexandrin, en raison de sa force musicale et de ses ressources rythmiques, permet d'introduire dans le poëme une expression des caractères rythmique et musicale.

Cette idée d'employer la forme rythmique à la peinture des caractères, a trouvé une application plus radicale dans le présent poëme, que dans aucun des autres ouvrages de l'auteur.

Il était nécessaire de prêter à la voix de Hugo cette ampleur et cette sonorité que l'on s'attend à trouver en elle. On à cru obtenir ce résultat en élargissant le clavier des rythmes autant qu'il est possible de le faire, et en l'étendant jusques à la prose, à travers le vers aux rimes croisées, le vers rimé en assonances et le vers blanc.

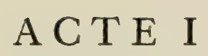
Grâce à cette gradation l'auteur espère avoir évité que l'œuvre ne manquât d'unité. C'était en effet la difficulté à vaincre : faire un tout homogène d'un mélange de prose et de vers, ne pas lâcher un instant le fil conducteur de l'action et passer insensiblement, sans heurt, de la langue nombreuse à celle qui ne connait de loi que les nécessités de l'expression. C'était là une entreprise délicate et à laquelle, certes, peu de sujets dramatiques se prêteraient.

Brutaud et Javert parlant en Alexandrins seraient absurdes. Hugo parlant en prose ne serait plus lui-même.

Albert du Bois.

PERSONNAGES.

VICTOR HUGO
BRUTAUD
ALBENGA
JAVERT
VACQUERIE
MEURICE
LE HIGH SHÉRIFF
SIR JOHN DURANT
Mr. STAIR
BERNARD
LOUIS
FRANÇOIS
L'AMANT
FANTINE
MARGUERITE
MISS MOLLY STAIR
L'AMANTE



ACTE I

ACTE I

Un intérieur très misérable. — Porte au fond, entre deux fenêtres — Portes à droite et à gauche.

SCÈNE I

BRUTAUD, *puis* JAVERT

(*Au lever du rideau, Brutaud est assis près d'une table sur laquelle se trouvent une bouteille et un verre à moitié vides. Il pense. C'est un homme d'une cinquantaine d'années, pauvrement vêtu, une tête sombre et sinistre de criminel.*

JAVERT *est un personnage de dix ans plus jeune. Chapeau haut-de-forme ; redingote à une rangée de boutons fermée jusqu'au menton ; un gros gourdin sous le bras. Il entr'ouvre la porte du fond, et descend sans bruit, vers Brutaud.*

Celui-ci finit par s'apercevoir qu'il n'est plus seul. Il se retourne brusquement.)

BRUTAUD, *se levant en sursaut*

Ah !...

JAVERT, *tirant un révolver des basques de sa redingote*

Pas un mot ! Pas un geste ! Vous êtes pris, Brutaud... Il y a six balles là-dedans.

BRUTAUD

Casse-moi la tête et finissons-en...

JAVERT, *très froid, très net, très décidé*

J'ai à vous parler. Asseyez-vous. Je suis venu à Guernesey pour vous arrêter. Voici trois jours que le Tribunal de Bow-Street nous a accordé votre extradition. Meurtre, vol qualifié, incendie volontaire : votre affaire était claire... Et quand je vous ramènerai en France, je suppose que vous ne vous faites pas illusion sur ce qui vous y attend..?

BRUTAUD, *ricanant, après avoir observé Javert en silence*

D'abord, tu ne me ramèneras pas en France, mon vieux Javert !

JAVERT

Vous croyez !

BRUTAUD

J'en suis sûr !

JAVERT

Vraiment ?...

BRUTAUD

Tu me réserves mieux que l'échafaud, puisque tu m'as dit : “ Causons ” !... J'écoute...

JAVERT

Au fond, c'est la chance qui vous a manqué...

BRUTAUD

Plutôt ! et la preuve, c'est qu'on vient me relancer ici, après dix mois, quand je croyais que tout était oublié...

JAVERT

Si vous aviez eu un peu d'argent pour arranger votre existence, vous n'auriez pas été plus mauvais qu'un autre !..

BRUTAUD, *ironique*

Oh ! j'aurais même été meilleur !..

JAVERT

Il suffit. Je voudrais vous sauver...

BRUTAUD

Me sauver !. Moi ?... Vous ?...

JAVERT

Mais d'abord, dites-moi la vérité : Votre nièce, Marguerite, vous a-t-elle aidé à étrangler le vieux ?

BRUTAUD

Ah ça, monsieur Javert, pour qui me prenez-vous ?. Je suis un faussaire, un voleur, un incendiaire, un assassin et tout le tremblement, mais je ne suis pas de la police, moi ! Si vos préambules ont pour but de me faire manger le morceau, vous vous trompez d'adresse ! Chacun son métier : les vaches — sauf votre respect ! — les vaches seront bien gardées... — Mais je ne veux pas faire de personnalités !..

JAVERT

Vous me donnerez spontanément le renseignement que je vous demande lorsque vous saurez de quoi il s'agit. — Vous connaissez monsieur Victor Hugo ?

BRUTAUD

L'auteur ?... Je le connais pour l'avoir rencontré... Un grand vieux, encore solide... une barbe drue... des yeux qui semblent regarder à travers vous... Il ne me revient pas, à moi, ce particulier-là !... Un jour, j'allais noyer mon chien — une sale bête galeuse — Je lui avais passé une corde au cou, mais le rossard avait flairé quelque chose et il se laissait tirer, les pattes plantées dans la terre, en gueulant comme un putois. Ne voilà-t-il pas que je rencontre cet individu, qui marchait au bord de la mer, sans chapeau, les cheveux au vent, comme un fou. Il s'arrête et se met à me regarder... Naturellement, ça m'embête... Je commence à cogner sur le cabot... Et vlan ! sur son sale ventre !. Et vlan ! sur son sale museau !.. Et aïe donc ! sur son sale derrière ! Il ne pouvait plus ouvrir la gueule assez large pour laisser sortir en hurlements tous les gnons que je lui flanquais !... Alors, l'autre s'est avancé vers moi, en roulant les yeux d'un air si terrible que... Tenez, on ne me fait pas peur facilement... mais, j'ai eu peur... si peur, que j'ai cessé de tenir la corde et que la rosse c'est enfuie... Il m'a dit : “ Monsieur, vous êtes un lâche ! ” — Et... je l'ai laissé dire... (*Après un silence*) Il paraît qu'il tape dur sur le Gouvernement ?...

JAVERT

Oh ! cela n'a pas d'importance... mais, tout de même, si on pouvait l'obliger à se taire...

BRUTAUD

Ah ! je te vois venir ! Non, tu sais !... Tu peux faire cela toi-même !

JAVERT

Faire quoi ?

BRUTAUD

L'obliger à se taire !

JAVERT

Que voulez-vous dire ?

BRUTAUD

" L'obliger à se taire ! ! "

JAVERT

Hé bien ?

BRUTAUD, *après un silence*

Il n'y a qu'un moyen...

JAVERT, *majestueux*

C'est la légalité qui vous parle, Brutaud !

BRUTAUD

Alors, je ne comprends pas !

JAVERT

On m'a dit que Victor Hugo avait pour secrétaire un individu d'origine italienne qui lui a été recommandé par Garibaldi...

BRUTAUD

Oui... Albenga...

JAVERT

Il paraît que votre nièce, qui s'y connait, a affolé ce garçon...

BRUTAUD

Il veut l'épouser.

JAVERT

Et elle ?

BRUTAUD, *haussant les épaules*

Il n'a pas le sou.

JAVERT

Voilà... Je me suis dit que, si elle l'épousait, adroite et fine... et... et énergique comme elle l'est... Marguerite — Elle est toujours aussi jolie ?

BRUTAUD

Ah ! la mâtine ! Encore une qui n'a pas eu de chance !

JAVERT

Hé bien ! quand elle aurait épousé le secrétaire, et qu'elle serait de la maison, et qu'elle pourrait du matin au soir, fourrer ses grâces et ses coquetteries sous le nez de notre exilé — il lui serait très facile de rendre son Italien follement jaloux... et alors, on ne sait pas ce qui pourrait arriver... Nous pourrions avoir un joli scandale qui édifierait les gens bien pensants sur l'austérité de ces révolutionnaires.

BRUTAUD

Hé bien, ça va ! Je ne demande pas mieux que de vous aider... Oui... seulement, ça ne dépend pas de moi !.

JAVERT

Si — comme j'en suis moralement certain ! — votre nièce a été la complice de votre crime, elle fera tout ce que nous voudrons !.

BRUTAUD, *après un silence*

Elle fera tout ce que nous voudrons !

JAVERT

Ah !...

BRUTAUD, *craignant d'en avoir trop dit*

Parce que... parce que c'est une bonne fille... Vous comprenez !... La voilà justement !

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGUERITE et FANTINE

(*La première est une jeune femme dans tout l'éclat de la première jeunesse, très grande, très robuste, très belle. Sa toilette, sans être d'un luxe criard, n'est pas d'une femme de sa condition. La seconde est une petite fille chétive, qui a l'air d'avoir une douzaine d'années. Elle est très pauvrement vêtue,*

presque en haillons. Les cheveux sur le dos. Un ruban qui, de blanc, est devenu à peu près noir, en noue quelques boucles sur l'oreille. Elle porte une énorme brassée de fleurs des champs.)

MARGUERITE

Ah ! mon oncle, bonjour !. Une grande nouvelle... (*Apercevant Javert, elle s'interrompt et le salue froidement.*) Monsieur !...

BRUTAUD, *bas à Javert*

Hé bien ! Ça n'est-il pas bâti pour faire tourner les têtes ?..

MARGUERITE, *à Fantine en montrant les fleurs que celle-ci porte dans ses bras*

Allons ! va jeter ça dehors !.

FANTINE

Oh ! Marguerite... elles sont si belles !..

MARGUERITE, *brusque*

Tu n'a pas entendu ?..

FANTINE

Si fait !... (*Elle sort par le fond.*)

BRUTAUD, *à Marguerite*

Hé bien ! ta grande nouvelle ?

MARGUERITE, *hésitant*

C'est que...

BRUTAUD

Tu peux parler... Monsieur est un ami !

MARGUERITE

De Paris ?

JAVERT

Oui.

MARGUERITE

Je ne crois pas avoir jamais rencontré monsieur ?..

JAVERT

L'inspecteur Javert...

MARGUERITE, *terrifiée*

Ah !

JAVERT

Nous étions occupés, votre oncle et moi, à parler de l'assassinat du vieux recéleur Josué... Il parait qu'il aimait encore — à soixante-dix ans!.. — les jolies filles blondes... (*Livide, Marguerite se laisse tomber sur une chaise.*) Si ces souvenirs vous sont désagréables...

MARGUERITE

Mais... je ne sais pas ce que vous voulez dire !..

JAVERT

Parlons d'autre chose !

MARGUERITE, *bas à son oncle*

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ?.

JAVERT, *qui à entendu*

L'Inspecteur Javert, de la Brigade secrète, venu à Guernesey,

armé d'un mandat d'arrêt, émanant du Procureur Impérial et visé par le juge de Bow Street... (*Fantine rentre sans bruit dans la maison et traverse le fond de la scène. Elle sort par la porte de droite. Elle porte encore dans les bras quelques fleurs. Absorbés dans leur conversation, les trois interlocuteurs ne la remarquent pas.*) Ce mandat... (*Il le lit*) lui donne le droit " de mettre en état d'arrestation le sieur Brutaud, Pierre-Joseph, né à Valenciennes (Nord) le... etc. etc. et Brutaud, Marguerite-Marie, nièce du précédent, née... etc. prévenus d'avoir, à Paris, le 21 juin 1855, assassiné pour le voler, le nommé Josué Cahen, sans profession, et d'avoir mis le feu à l'immeuble habité par le dit Josué, afin de faire disparaître les preuves de leur crime. " Voilà !...

MARGUERITE, *avec exaltation*

Vous ne m'aurez pas vivante !

JAVERT

Calmez-vous, ma belle enfant... Si vous êtes raisonnable, nous ne tarderons pas à nous entendre. Voici. Mon devoir strict est de requérir l'aide de la police locale, pour vous mettre la main au collet. Si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai quelque chose en vue, qui vaudra mieux pour vous... et pour moi. Pour vous, ce n'est pas difficile! Arrêtés, extradés, condamnés à mort, exécutés — à moins que votre sexe ne vous mérite les douceurs des travaux forcés à perpétuité — c'est une affaire réglée et entendue... Pour moi, me voilà, à quarante-cinq ans, Inspecteur de première classe, dix huit cents francs de fixe, un casuel maigrichon... Peu d'espoir d'avancement, sauf à me signaler par un coup d'éclat... Vous allez m'en fournir l'occasion !

MARGUERITE

Comment ?

JAVERT

Il y a ici, à Guernesey, un individu que l'on n'aime pas beaucoup à Paris, dans le monde des gens attachés à l'ordre et à la paix...

MARGUERITE

Victor Hugo !

JAVERT

On dit qu'il prépare un nouveau livre : " *Les Misérables !* " Des excitations à la révolte, au mépris des Lois et de la Police !... Enfin, bref, celui qui réussirait à l'obliger à se taire, pourrait se vanter d'avoir à son actif une bonne action... Une action utile !... Le bruit court ici, que vous êtes la maîtresse de son secrétaire...

MARGUERITE

C'est faux. C'est un bavard. Je le déteste. Tous ces Italiens, peuh !... Du triple extrait de Marseillais !. Des gestes, des cris, des phrases, des exclamations, des roulements d'yeux, des mains sur le cœur : " Amour !.. *Passione !..* Fidélité éternelle !... " — Je ne suis pas sa maîtresse ! Pas si bête ! Il voudrait m'épouser, mais tant qu'il n'aura pas de situation bien stable, je ne vais pas me coller un pareil crampon !

JAVERT

Vous l'épouserez !

MARGUERITE

Ah !

JAVERT

Vous entrerez, grâce à lui, dans l'intimité de son maître et vous vous arrangerez pour troubler la paix de la maison...

MARGUERITE

Et j'y gagnerai, quoi ? un mari ! J'aime autant le bagne !

BRUTAUD

Oh !. Tu exagères...

MARGUERITE

C'est vrai ! Il y a toi... Pauvre vieux ! Ça t'ennuierait d'éternuer dans le sac !..

BRUTAUD

Et puis, si on réussissait à monter une sale histoire à " l'auteur ", monsieur Javert trouverait peut-être bien des amis de l'ordre qui s'intéresseraient à nous ?

JAVERT

On fermerait les yeux sur le passé... on tâcherait de vous rendre l'existence moins dure pour l'avenir...

BRUTAUD

Elle sera gentille, monsieur Javert, vous pouvez y compter !

JAVERT

Je suis ici pour quelques jours, au " Marine-Terrace-Hôtel ". Nous ne nous connaissons pas. Je n'ai eu et je n'aurai plus

désormais aucun rapport avec vous, mais je suis là... et je veille ! Si je vois que les affaires ne marchent pas, je serai obligé de mettre ce mandat à exécution... Et puis, vous savez, si vous vous imaginiez que notre petite conversation vous fournit une arme contre moi...

MARGUERITE, *protestant*

Oh !...

BRUTAUD, *en même temps*

Non ! Non ! monsieur Javert !.

JAVERT

Vous seriez vite détrompés dans le cabinet d'un juge d'instruction ! — Adieu !...

(*Il sort.*)

SCÈNE III

MARGUERITE, BRUTAUD

BRUTAUD

Hé bien ?

MARGUERITE

Il faudra marcher !

BRUTAUD

Après tout cet Hugo est un vilain type...

MARGUERITE

Au fond, il est fier...

BRUTAUD

Insulter un bon prolétaire à cause d'un sale chien !

MARGUERITE

Il ne m'a jamais adressé la parole... et pourtant, il sait bien que je suis Française !

BRUTAUD

C'était à moi cette bête... Il n'avait qu'à ne pas se mêler de mes affaires !

MARGUERITE

Je me suis placée sur son passage, et il a fait semblant de ne pas me remarquer !

BRUTAUD

Poseur !

MARGUERITE

Hypocrite !

BRUTAUD

A propos, quand tu es entrée, tu m'as annoncé une grande nouvelle...

MARGUERITE

Ah ! oui ! J'oubliais ! Ce Javert m'a bouleversée... Je venais de rencontrer Albenga, mon futur Futur, et il m'a crié d'un air

joyeux : “ Dans cinq minutes, je serai chez vous. J’ai quelque chose d’une importance unique, à vous annoncer... ” Encore une de ses imaginations !..

(*On frappe à la porte.*)

BRUTAUD

Le voilà probablement !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ALBENGA

(*Un jeune homme de* 25 *à* 30 *ans : type italien. Très soigneusement vêtu. Il parle d’une façon emphatique, mais sans accent.*)

ALBENGA, *sombre*

Bonjour, monsieur Vernier... Mademoiselle, bonjour !.. J’ai rencontré, dans le sentier... un jeune homme...

BRUTAUD

Un jeune homme ?

ALBENGA

Oui ! Qui sortait d’ici !.. Qui est-ce ?

MARGUERITE

Un ami de mon oncle...

ALBENGA

Un Français ?

MARGUERITE

Oui.

ALBENGA

De Paris ?

MARGUERITE

Oui.

ALBENGA

Il m'a regardé d'un air étrange...

MARGUERITE, *feignant l'indifférence*

Ah...

ALBENGA, *sombre*

Marguerite !

MARGUERITE

Quoi ?

ALBENGA

Marguerite... je t'en supplie... dis-moi la vérité... Cet homme est venu ici pour toi...

MARGUERITE

Vous êtes assommant ! Ce monsieur est un vieil ami de mon oncle. Il a près de cinquante ans. Je viens de le voir, durant cinq minutes, pour la première fois de ma vie.

ALBENGA

Oh ! Est-ce bien vrai ce que tu dis là ?... Jure-le moi ! Jure-le !... Par la madone !... — Non, je te crois ! Tes beaux yeux profonds ne peuvent pas mentir ! Ecoute ! J'ai parlé de toi à mon illustre maître. Je lui ai souvent et longuement parlé de toi... de ton oncle bien-aimé... vénérable proscrit : épave sublime des luttes pour la liberté !

BRUTAUD

Moi !.. C'est moi, cela ?

ALBENGA

Oui, monsieur ! Elle m'a tout dit !

BRUTAUD

Ah !

ALBENGA

Je sais que votre amour pour la liberté vous a contraint à quitter votre patrie !

BRUTAUD

Tiens... c'est vrai tout de même...

ALBENGA

Je disais donc que chaque jour je parlais de vous au grand poète. Il m'écoutait en silence et changeait toujours la conversation. Cela me brisait le cœur. Enfin, ce matin, il m'a dit : " Albenga, aujourd'hui même, je veux faire leur connaissance ! J'irai dans leur humble demeure... les voir ! "

MARGUERITE, *réellement émue*

Il va venir !

BRUTAUD

Ici !

MARGUERITE

Lui ! Victor Hugo !..

BRUTAUD, *à part*

Il me reconnaîtra !

MARGUERITE

Ça ! C'est chic de sa part !..

ALBENGA

Il m'a dit : " Mon ami, votre culte enthousiaste pour cette jeune fille, m'émeut profondément. Je vous ai observé en silence, depuis longtemps. Je craignais que votre impétuosité méridionale, ne vous eut rendu le jouet d'une de ces illusions qui se dissipent aussi rapidement qu'elles sont nées... Je commence à croire que vous êtes sérieux et si cela peut dépendre de moi, vous serez heureux !... J'irai les voir, ce matin, elle et son oncle ; j'irai causer avec eux... Je verrai qui ils sont, d'où ils viennent, et s'ils répondent à ce que vous m'en dites, et si cette jeune fille me semble intéressante, vous pourrez vous marier sans crainte de l'avenir: ie serai là, pour veiller sur vous !... "

MARGUERITE

Alors... c'est vraiment un brave homme !..

ALBENGA

J'ai voulu vous prévenir de sa visite...

BRUTAUD

Moi... je me sens tout drôle... Je vais aller fumer ma pipe dans les rochers... (*bas à Marguerite*) Faut pas qu'il me reconnaisse pour l'homme au chien !. (*à Albenga* :) Allons ! Bonjour !.

ALBENGA, *l'accompagnant jusqu'à la porte du fond en lui serrant les mains*

Bonjour ! A bientôt, j'espère, mon cher oncle !..

BRUTAUD

Allons ! Allons... bonjour !.

SCÈNE V

ALBENGA, MARGUERITE

ALBENGA

Quelle chance qu'il nous laisse seuls ! Marguerite... Ecoute-moi. Je t'aime !... Dis-moi que tu m'aimes aussi ?

MARGUERITE, *glaciale*

Soyons sérieux !

ALBENGA

Tu es froide ! Tiens ! Tu m'affoles, Marguerite... Quand nous marierons-nous ?

MARGUERITE

D'abord, nous marierons-nous ?

ALBENGA

Je me tuerais si tu refusais d'être ma femme !

MARGUERITE

Pas de mots !

ALBENGA

Glaciale adorée ! Ah ! la glace de ton âme fondra sous mes baisers.

MARGUERITE

Alors, c'est vrai, Victor Hugo va s'intéresser à nous ?

ALBENGA

Oui !

MARGUERITE

Il est donc vraiment bon ?

ALBENGA

Lui ! Oh ! si tu savais !...

MARGUERITE, *l'interrompant*, *sèchement*

Pas de mots !... (*rêveuse*) Victor Hugo !. J'ai lu ses livres : " Notre-Dame " — " Hernani " — " Ruy Blas " — des vers... des vers qui contiennent toute la beauté du monde ! Des vers si beaux, que je me demandais parfois si c'était un homme qui avait écrit cela... Des vers terribles comme la foudre... doux... non, je n'ai rien connu de plus doux que la tendresse de ces vers-là ! — Victor Hugo ! — J'ai essayé

de le rencontrer et quand j'ai vu qu'il ne me regardait pas, parce qu'un coup d'œil lui avait suffi pour me voir... je me suis mise à le haïr... Je me disais, qu'au fond, il devait être orgueilleux, égoïste et se sentir plus grand qu'un homme — et si loin de moi ! J'aurais voulu lui rendre, en douleur, le dédain et le mépris qu'il devait avoir pour cette misérable... enfin !. Mais s'il voulait... Je ne suis pas aussi mauvaise qu'on le croirait et un homme pareil... un homme pareil, je l'aimerais comme une bête, je serais son esclave, je donnerais ma vie pour lui !

ALBENGA

Toi, t'exalter ainsi... toi... si froide...

MARGUERITE *impatientée*

Oui, comme tous les gens du Nord, n'est-ce pas ?... Parce que nous ne faisons pas de gestes vains et que nous n'aimons pas les paroles inutiles...

ALBENGA

Un beau geste n'est jamais vain ; une belle parole n'est jamais inutile.

MARGUERITE

Sais-tu comment on les nomme en français, les gens qui remuent les bras pour ne rien faire et s'enflent le gosier pour ne rien dire ?.

ALBENGA

Mais...

MARGUERITE

Des imbéciles !

ALBENGA

Marguerite !

MARGUERITE

Allons ! Au fond, je ne te déteste pas ! Après tout, ce n'est pas le premier venu à qui un homme pareil daigne dire : " Tenez ma plume ! "

ALBENGA, *vexé*

Sans doute, il est très grand... mais enfin...

MARGUERITE, *qui ne l'écoute pas*

Ah ! quel malheur !..

ALBENGA

A quoi penses-tu ?

MARGUERITE, *sombre*

Si je te demandais de tuer quelqu'un ?.

ALBENGA

Je n'hésiterais pas ! Je te le jure ! Tu n'en doutes pas ? (*Elle hausse les épaules.*) Hé bien, ordonne !

MARGUERITE, *pensive*

Il y a ici un misérable qui tourne autour de lui... Un agent de la police secrète...

ALBENGA, *refroidi*

De la police !... Ah ! C'est sérieux, alors...

MARGUERITE

Nous verrons !

ALBENGA

Mais, dis-moi...

MARGUERITE

Non ! Plus un mot ! Quand viendra-t-il ?

ALBENGA

Il a dit : " Je passerai ce matin par leur cottage...

MARGUERITE

Ce matin ?

ALBENGA

Oui.

MARGUERITE

Et désires-tu qu'il sache que tu nous as avertis de sa visite ?

ALBENGA

Non certes... Il vaut bien mieux...

MARGUERITE, *l'interrompant*

Alors, bonjour !

ALBENGA, *lui tendant les bras, mendiant un baiser.*

Marguerite !

MARGUERITE, *appelant*

Fantine !

ALBENGA

Un baiser... Et dis-moi que je puis demander au Registrar quels papiers il faut lui remettre pour se marier.

MARGUERITE

Oh ! en Angleterre, il ne faut pas de papiers !

ALBENGA

Puis-je aller m'en assurer ?

MARGUERITE

Cela dépendra de la façon dont celui qui doit venir... va me juger !

ALBENGA

Oh ! il ne pourra que t'admirer et t'aimer, puisqu'il aime tout ce qui est beau !

(*Il essaye de l'embrasser.*)

MARGUERITE, *appelant*

Fantine !

ALBENGA, *sortant*

Adieu !..

SCÈNE VI

MARGUERITE, FANTINE

FANTINE, *entrant à droite, portant encore quelques fleurs à son corsage*

Me voici !

MARGUERITE

J'avais dit de jeter ces fleurs-là !.

FANTINE, *suppliante*

Oh ! non ! Pas celles-ci ! Celles-ci sont si belles !
Regarde-les ! Je n'en conserve qu'une ou deux...

MARGUERITE

Va les jeter !

FANTINE

Pourquoi ?

MARGUERITE

Je veux qu'on m'obéisse,
Sans répliquer !

FANTINE

Margot ! Ecoute ! Je t'en prie !
Elles ne sentent pas ! Elles n'ont pas la moindre
Odeur ! Mes pauvres fleurs... mes pauvres fleurs chéries...
(*les embrassant*)
Chères petites ! Je les connais et je les aime
Je leur ai déjà dit tant de choses tout bas...
Mes pauvres fleurs !..

MARGUERITE

Les fleurs — sotte ! — n'entendent pas !

FANTINE

Oh ! si ! Mes fleurs à moi comprennent ce qu'on dit...
Elles, comprennent bien, mes fleurs, ce qu'on dit d'elles !
Et dans leur cœur profond, je crois voir des prunelles
Qui me regardent fixement... de grands yeux doux
Très tristes... effrayés d'avoir mal !

MARGUERITE

Rêves fous !
Illusions d'enfant ! Jette-les, à la porte !

FANTINE, *à ses fleurs, se dirigeant vers la porte*

Pauvres chères amours... vous allez donc mourir
Sous le soleil, sur la terre dure, étouffées !..
J'espère qu'un bon nain viendra vous secourir...
Je vais prier pour vous, mes fleurs, les bonnes fèes...
(*Elle sort.*)

MARGUERITE

Dépêche-toi ! J'attends...
(*Après un instant — criant :*)
Hé bien, as-tu fini ?
Sotte bête !

SCÈNE VII

VICTOR HUGO, FANTINE, MARGUERITE

(*Victor Hugo entre, tenant Fantine par la main.*)

VICTOR HUGO

Pourquoi cette enfant pleure-t-elle ?
Elle était là, dehors, si charmante et si frêle,
A genoux, sur le sol, que ses petites mains
Creusaient.
(*à Fantine.*)
Que faisais-tu ?

FANTINE, *sanglotant*

La terre des chemins
Est si dure ! Je veux les tuer tout de suite !
Elles souffriront moins... mes fleurs.

VICTOR HUGO

Pauvre petite !
Elle était à genoux, parlant bas à ses fleurs
Et de gros pleurs coulaient de ses yeux, de gros pleurs
Descendaient lentement sur les fraîches corolles...
Elle leur murmurait de tendres choses folles...
Pauvre être lumineux de grâce et de douceur !
(*à Fantine.*)
Pourquoi tuer tes fleurs ?

FANTINE, *pleurant*

C'est... c'est ma grande sœur !..

VICTOR HUGO

Excusez-moi d'entrer ainsi, mademoiselle,
Mais dites-moi pourquoi cette enfant pleurait-elle ?..

MARGUERITE

C'est bien simple, monsieur, et voici la raison...
Elle apporte, souvent, des fleurs dans la maison,
Puis les laisse traîner, dès qu'elles sont fanées.
Fantine est très enfant — trop enfant pour dix ans...
Elle a dix ans, malgré son air d'en avoir huit.
Elle est têtue, elle est très paresseuse. — Aussi
Je m'emporte parfois... Je dois le reconnaître !
Vous avez entendu des mots... des mots... peut-être

Un peu vifs... j'avais tort !.. C'est vrai... je le sais bien !
J'avais tort !

VICTOR HUGO

Va jouer, Fantine, — et ne crains rien.
Les fleurs, vois-tu, les fleurs sont des êtres de joie.
Pas un de ces chagrins dont nous sommes la proie
Ne peut les effleurer — je t'assure... jamais !
Les fleurs savent aimer les enfants sages... Mais
S'il leur est doux de couronner ta chevelure,
Elles ne peuvent pas souffrir ! Sois-en bien sûre !...
(*Fantine sort consolée.*)

SCÈNE VIII

VICTOR HUGO, MARGUERITE

VICTOR HUGO

Vous habitez ici depuis longtemps ?

MARGUERITE

Dix mois,

VICTOR HUGO

Cette enfant votre sœur, et votre oncle, je crois,
Sont vos seuls parents ?

MARGUERITE

Oui, nous n'avons plus au monde
Que lui. C'est un bon cœur, bien que parfois il gronde

Bien que parfois — souvent ! — il mâche des jurons,
Qu'il ait le pied un peu léger... et les poings prompts !..

VICTOR HUGO

Ah !

MARGUERITE

Je ne me plains pas ! Il a raison, en somme !
Sous ses rudes dehors, mon oncle est un brave homme !

VICTOR HUGO, *observant Marguerite*

On m'a dit que monsieur Vernier. — C'est bien son nom ? —
Avait dû son exil, à ses principes...

MARGUERITE, *n'osant pas mentir*

Non !...

VICTOR HUGO

Vous pâlissez !

MARGUERITE

Monsieur... c'est vrai... mon cœur se serre...
Mais vous êtes si bon que je serai sincère.
Vous tromper, une voix, en moi, me le défend...
Quoi qu'il m'en coûte...

VICTOR HUGO

Assez! c'est bien, ma pauvre enfant!
Laissons sur le passé tomber un voile d'ombres..
Je sais que vous avez connu des heures sombres
Et ne veux rien savoir de plus en ce moment !
Rien !

MARGUERITE

Ah ! monsieur, merci !

(*A part.*)

Qu'est-ce qu'il sait, vraiment !

VICTOR HUGO

Nous portons avec nous, toujours, sur le visage
— Et sur les vêtements ! — les traces du passage
A travers l'épineux hallier des passions !
Nos craintes, nos espoirs et nos tentations,
Et les Rêves dont nous suivions les robes blanches
A travers le fouillis plein d'embûches des branches,
Tout, tout reste à jamais, obscur ou radieux,
Sur le front, sur la lèvre, et dans le fond des yeux !

MARGUERITE, *baissant la tête*

Ah !...

VICTOR HUGO, *très paternel*

Ne me dites rien ! La chose est superflue...
Votre vie est écrite en vous... — et je l'ai lue !

MARGUERITE

Ah Monsieur...

VICTOR HUGO, *avec une grande bonté*

Pauvre fille, est-il venu le jour
Où vous vous êtes dit : " Cette fois, c'est l'amour !
" Cette fois, c'est bien vrai, c'est sûr, c'est certain : J'aime ! "
Ne me répondez pas ! Parlez-vous à vous-même !
Ecoutez votre cœur : ne répondez qu'à lui !

Ce jeune homme est-il bien l'élu rêvé ? Celui
Qui toujours, à cette heure où l'âme lasse ploie
Sous l'existence, est là, tout couronné de joie,
S'avance, illuminant de bonheur le chemin,
Et murmure tout bas : " Viens ! Donne-moi la main ! "
Est-il vrai que pour vous, rassurée et ravie,
Tout ne soit, s'il est là, que clarté dans la vie ?

MARGUERITE

Ah !...

VICTOR HUGO

C'est un pauvre enfant, votre héros ! Souvent
Je le lui dis, à lui, qu'il n'est qu'un pauvre enfant !
Il s'exalte, il s'abat, il s'arrête, il s'élance,
Toujours avec l'extrême et vaine violence
Des cœurs faibles. En un moment on peut le voir
Danser de joie et se rouler de désespoir.
Il suit, sans raisonner, le souffle qui l'emporte !
Il sourit : c'est très bien ! Il sanglote : qu'importe !
Quand le Sort devant lui place un objet nouveau,
Son sang, trop capiteux, lui jaillit au cerveau.
Tout le soleil ardent qui lui boût dans les veines,
Vêt pour lui de splendeurs les choses les plus vaines.
Versatile, ondoyant et divers, il est bien
Le fils passionné du sol italien,
Aussi prêt à marcher — ou sinistre ou sublime ! —
Vers un noble sommet que vers un sombre abîme !
Dites : c'est bien ainsi que vous l'avez choisi ?

MARGUERITE

Mais... je ne sais... monsieur...

(*Voyant qu'elle se trahit.*)

Mais oui ! oui... c'est ainsi !

VICTOR HUGO, *secouant tristement la tête*

Vous avez hésité !

MARGUERITE

Mais...

VICTOR HUGO

C'est trop ! — Quand on aime,
On n'hésite jamais, et pas un instant ! Même
Si nos yeux s'efforçant de sonder l'avenir,
Voient derrière l'aimé la Souffrance venir,
On tend les bras ; on dit : " Sois bénie, ô Souffrance !
Et si derrière " Lui ", chassant toute espérance,
Le fantôme qui vient, traînant son voile noir,
Son long voile de nuit mortelle, horrible à voir,
C'est une épouvantable, une atroce Agonie,
On dit sans hésiter : " Viens ! Viens et sois bénie ! "
Et si derrière " Lui ", le fantôme de deuil,
C'est la Mort... on lui fait encor le même accueil !

MARGUERITE

Vous êtes si grand, vous ! Mais nous... des misérables !

VICTOR HUGO

Tous ont le même rêve, au fond d'âmes semblables !

MARGUERITE

Puis-je l'aimer ainsi, cet homme ?

VICTOR HUGO

Pauvre enfant,

S'il est votre héros, votre élu triomphant,
Ses laideurs sont pour vous des beautés ; sa faiblesse
Vous paraît une auguste, une sainte noblesse...

(*Elle baisse la tête et soupire.*)

MARGUERITE

Hélas !

VICTOR HUGO

Vous n'aimez pas ! Je l'avais trop compris...
Parisienne... oiseau léger du gai Paris !

(*changeant de ton.*)

Faubourg Montmartre ?...

MARGUERITE

Non !

VICTOR HUGO

Belleville ? Montrouge ?

MARGUERITE, *amère et farouche*

Je ne sais plus dans quel quartier était ce bouge
Où j'ai vécu quinze ans — si misérable !... Enfin..!
Ah ! j'aimais mieux souffrir et de froid et de faim,
Que de voir que quelqu'un comme vous me méprise !

VICTOR HUGO

Non...

MARGUERITE, *l'interrompant*

Pas un seul instant je ne m'y suis méprise.
Et vous me méprisez et je l'ai trop senti !

C'est par pure bonté que vous avez menti !
C'est par pure bonté que vous disiez des choses
Qui devaient me cacher les véritables causes,
Pour lesquelles il faut qu'il me ferme ses bras.
Mais vous songiez au fond : " Elle ne comprend pas !
Vous êtes bon... mais fier... d'une fierté divine...
Vous savez tout de moi tout... tout.., je le devine...
Tout mon triste passé se déroule à vos yeux...
— Vous restez, malgré vous, grave et silencieux !
Que disent mes habits ? Que conte mon visage ?
C'est vrai, tous les buissons m'ont meurtrie au passage...
Tous les buissons pour moi se sont montrés hargneux...
Ne me regardez pas de vos yeux dédaigneux !

VICTOR HUGO, *étonné*

Du dédain ?...

MARGUERITE

Du mépris !...

VICTOR HUGO

Non !

MARGUERITE

Et je le mérite...
Hélas ! et je suis là, moi, qui d'un rien m'irrite,
Prête, si vous tourniez vers moi des yeux plus doux,
Prête, sur un seul geste, à tomber à genoux !

VICTOR HUGO, *la regardant très attentivement*

Pauvre fille !

(*Sous le regard qui pèse sur elle, Marguerite se trouble, des excuses, des aveux presque lui viennent aux lèvres :*)

MARGUERITE

Pourquoi dites-vous : pauvre fille ?..
De la pitié, voilà tout ce qui pour moi, brille
Dans vos regards... Au fond des miens, qu'avez-vous lu ?...
Ne me regardez pas ! — Ne me regardez plus...
J'ai honte ! Suis-je donc vraiment une damnée !...
Sans espoir de rachat, m'avez-vous condamnée ?

VICTOR HUGO

Je ne vous juge pas !

MARGUERITE

Vous n'osez pas ! Pourquoi ?

VICTOR HUGO

C'est vous qui vous jugez, jeune fille, et pas moi !

SCÈNE IX

VICTOR HUGO, MARGUERITE, FANTINE

FANTINE, *entre en courant, tenant dans les bras sa poupée qu'elle a couronnée de fleurs*

Voyez ! voyez, monsieur ! ces fleurs sur ma poupée !
(*les lui tendant*)
Comme c'est beau ! Voyez !

MARGUERITE, *lui arrachant la poupée*

Quand je suis occupée
A causer, tu sais bien...
(*Elle jette la poupée contre la muraille.*)

Cela n'a pas le sens
Commun ! Une poupée à dix ans !.. à dix ans...

FANTINE, *se précipite sur sa poupée dont elle ramasse les morceaux en pleurant*

Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, voilà qu'elle est cassée !
Ma pauvre chère amour que j'ai tant embrassée,
A qui je disais tout avant de m'endormir,
Le soir... tout bas ! Mon Dieu... je la sentais frémir
Lorsque je lui contais mes chagrins à l'oreille.
C'est vraiment trop affreux des affaires pareilles...
Son front est tout cassé... son pauvre front chéri !

MARGUERITE, *riant d'un rire un peu forcé*

Tais-toi !

FANTINE

Non ! C'est affreux ! La méchante ! Elle a ri !
Je n'avais qu'elle, moi, quand vous m'aviez battue,
Quand durant un long jour entier je m'étais tue
Pour lui raconter tout !

(*Embrassant tendrement les morceaux de la poupée.*)

Pauvres chères amours !

MARGUERITE

Va ! Ses tympans de bois n'en seront pas moins sourds...

FANTINE

Elle comprenait mieux que bien des gens, toujours !

VICTOR HUGO

Viens ! Je veux t'en donner une autre bien plus belle !

FANTINE

Non, non, monsieur, merci ! Ce ne serait plus Elle !
L'autre ne saurait pas ce que sait celle-ci !

VICTOR HUGO

Pauvre Fantine ! Hé bien, je connais près d'ici,
Un vieux malin, un vieux médecin pour poupées
Qui guérira la tienne !

FANTINE, *renaissant à l'espoir, mais encore incrédule*

Oh !

VICTOR HUGO

Ses robes fripées,
Nous les remplacerons par de riches atours...
Elle aura des souliers... des vrais...

FANTINE, *embrassant la poupée*

Ma pauvre amour !

VICTOR HUGO

Un collier !

FANTINE, *écoutant avec intérêt, déjà entièrement consolée*

Oh ! Monsieur !

VICTOR HUGO

Et des boucles d'oreilles !

FANTINE, *joyeuse*

Comme celles de Marguerite, dis ?...

VICTOR HUGO

Pareilles !

FANTINE

Oh ! que je suis contente ! Et puis... un manteau bleu ?

VICTOR HUGO

Oui !... Viens !... Viens avec moi !

(*A Marguerite avec une politesse extrême mais glaciale.*)

Mademoiselle — Adieu !

MARGUERITE

Vous... vous partez ?...

VICTOR HUGO

Adieu !...

(*Il sort, tenant Fantine par la main.*)

SCÈNE X

MARGUERITE

Oh ! Comme il me méprise !
Il eut pu me sauver — et ne m'a pas comprise...
Il n'eut fallu qu'un geste, un signe de sa main,
J'allais vers la Bonté, quel que fût le chemin !...
Un mot d'espoir, un mot de pitié qui pardonne,
Un mot, j'étais sauvée et je devenais bonne !...

(*De la chaise où elle était tombée, elle se relève avec une horreur soudaine.*)

Il a deviné tout ! Il savait tout ! Je dois
Porter au fond des yeux, cette horreur de mes doigts
Crispés autour du col de l'homme, dont la face
Livide, sur mon sein se contracte et grimace !
Je dois porter au fond des yeux, la vision
De la bouche, bavant dans la contraction

Dernière, au lieu de ses imbéciles “ Je t’aime ! ”
Un gros mot ordurier s’étranglant en blasphème !
Tandis qu’il restait là, froid et silencieux,
Il lisait mon secret dans le fond de mes yeux !

(*Avec une rage et une haine folles.*)

Je te hais ! Je te hais ! Je t’exècre, poète !
Je t’abhorre ! Sommet inaccessible ! Faîte
Glacial, d’être haut inexprimablement !...
Ah ! Crever comme un chien, pourvu que seulement
Je puisse, aux yeux de tous, aux yeux de tout le monde,
Traîner dans quelque fange atrocement immonde,
Ta gloire, ton génie et ton orgueil de dieu !...

(*Avec un ricanement douloureux.*)

Quel mépris... Quel dédain : “ Mademoiselle, adieu ! ”

(*Elle s’est assise, la tête dans les mains, réfléchissant.*)

Que faire ? Qu’inventer ? Que dire ? Quelle histoire
Imaginer... ? Et qui, qui donc voudra me croire ?...

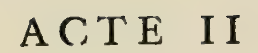
(*Elle reste un instant muette, plongée dans ses pensées... puis ses traits s’illuminent ; un cri de joie s’échappe de ses lèvres :*)

Ah !...

(*Et après un instant, elle s’écrie, en proie à une exaltation farouche, débordant d’une joie triomphante.*)

Ah !... Ah ! tu paies des robes aux poupées des petites filles !...

Fin du Premier Acte.



ACTE II

ACTE II

Même décor qu'au Premier Acte.

SCÈNE I

JAVERT. BRUTAUD. MARGUERITE

JAVERT

Il fallait jouer la comédie !

MARGUERITE

Oui ! C'est facile à dire : il fallait jouer la comédie... Oh ! Cela a l'air tout simple, de jouer la comédie... quand on est dans la salle !... Mais quand on est sous le regard d'un homme comme cet homme-là, je voudrais bien vous voir jouer la comédie, vous !...

JAVERT

Avouez que vous avez tout simplement perdu la tête !

MARGUERITE

Je n'ai pas perdu la tête. Je ne me suis même pas rendu compte tout de suite de la répulsion que je lui inspirais... c'est plus tard, en y réfléchissant bien que j'ai compris qu'il avait dû en être ainsi ! Il a parlé avec bonté... il a dit de belles phrases... et il a vu immédiatement qu'au fond je ne tenais pas du tout à son sale polichinelle italien.

JAVERT

Bref, le sale polichinelle ne vous épousera pas. Vous n'avez pas été à la hauteur du rôle que je voulais vous voir jouer.

MARGUERITE

Le rôle était idiot, insensé, absurde, inepte au delà de toute expression, mon bon monsieur Javert ! Un homme pareil... et une fille, comme moi ! Est-ce dans la littérature de vos dossiers de police que vous avez trouvé que ces deux extrêmes-là pouvaient jamais avoir quelque point de contact ?

JAVERT

Mes dossiers de police n'ont, grâce à Dieu, rien de commun avec la littérature... Quoi qu'il en soit, les huit jours que je pouvais passer ici sont écoulés et, à mon grand regret, je vais être obligé de mettre à exécution certain mandat d'arrêt...

MARGUERITE

Vous aurez tort !

JAVERT

A votre point de vue... Je n'en doute pas !

MARGUERITE

A *votre* point de vue.

JAVERT

Est-ce une menace ?

MARGUERITE

Non ! Je sais qui vous avez derrière vous ! Vous aurez tort parce que, à votre plan absurde, j'ai substitué quelque chose de plus adroit !

JAVERT

Ah !

MARGUERITE

Cela vous étonne...

JAVERT

De votre part... rien ne m'étonne.

MARGUERITE

Merci... Le fait est que tout ce que j'ai pu faire jusqu'à présent n'était pas aussi... aussi lâche que ce que je vous prépare... Mais du moment où c'est pour servir la cause de l'ordre et de la paix... en sauvant notre tête... il n'y a pas à hésiter...

JAVERT

Cela dépend ! Je ne vous conseillerais certainement jamais de sortir de la légalité !

MARGUERITE

Soyez sans crainte !

JAVERT

Expliquez-vous !

MARGUERITE, *après un instant d'embarras*

Vous savez que j'ai une petite sœur...

JAVERT

Oui.

MARGUERITE

Elle a près de douze ans et promet de devenir gentille, mais elle conserve toute l'ignorance et toute la stupidité d'une enfant de six ans...

JAVERT

Et puis ?

MARGUERITE, *riant avec amertume*

Moi, je suis une vilaine brute qui la bats, qui la martyrise, qui lui casse ses poupées... Pauvre petite ! Pauvre ange ! Pauvre chère faiblesse délicate et frêle ! Sainte pureté ! Lys !... Les poëtes aiment beaucoup toutes ces choses...

JAVERT

Et puis... ?

MARGUERITE

Et puis, de vilaines brutes, comme moi, pourraient avec un peu d'imagination, trouver qu'ils les aiment trop !

JAVERT

C'est invraisemblable.....

MARGUERITE

Oui ! Mais plus grave que d'avoir été trop aimable pour la femme de son secrétaire !

JAVERT

C'est insensé !

MARGUERITE

Oui ! Mais plus salissant que d'avoir été mêlé à une comédie conjugale.

JAVERT

Personne ne croira...

MARGUERITE

Voyons ! Du moment où ce sera dans les gazettes... Et puis, j'ai lu un jour un article de Veuillot sur je ne sais quel livre

du grand homme !... Ah ! ben, vous savez, il y en a qui sont au bagne et qui n'ont pas eu une plus mauvaise presse !...

JAVERT

Mais comment parviendrez-vous...?

MARGUERITE

C'est une question de détail ! Nous arrangerons tout ! Soyez tranquille.

(*Javert, hésitant, regarde Brutaud avec perplexité.*)

BRUTAUD, *haussant les épaules*

Oh ! moi, je me laisse conduire ! C'est un vrai génie que cette fille-là !

JAVERT, *hésitant*

Tout cela me semble bien hasardeux, bien scabreux, bien risqué... Je ne me prononce pas ! Je ne veux être mêlé, en aucune façon, à cette histoire... inattendue ! Je verrai. Je ne vous encourage pas. Je ne dis rien. Remarquez que du moment où l'on s'écarte de la stricte légalité, je ne dis plus rien... Il est certain que si les résultats étaient...

BRUTAUD, *ricanant*

Honnêtes !...

JAVERT

Enfin, intéressants — intéressants ! — on... s'intéresserait à vous... (*Il se dirige vers la porte*) Bonjour !

BRUTAUD

Adieu ! Marine-Terrace Hôtel, n'est-ce pas, monsieur Javert ?

JAVERT

Chut !... Pas ce nom... on frappe à la porte !

BRUTAUD

Allons, bonjour... (*Il lui ouvre la porte. — A ses amis qui ont frappé depuis un instant.*) Entrez donc, les amis ! Entrez !... (*A Javert*) Adieu... Monsieur Dubois !

SCÈNE II

BRUTAUD. MARGUERITE. BERNARD. LOUIS. FRANÇOIS

(*Durant cette scène, Marguerite sert à boire, mais ne se mêle pas à la conversation. Les trois amis de Brutaud sont trois variétés du même type d'ouvrier, brutal et dégradé. Le plus grossier, Bernard, scande ses paroles de petits crachements spasmodiques et réflexes.*

LOUIS

Une drôle de tête, ton monsieur Dubois, Vernier !...

BRUTAUD

Oui... c'est un parisien... et pas de la bonne société.

BERNARD

On passait par ici : cré nom, qu'un dit (*Il crache dans un claquement du bout des lèvres*) si on allait voir (*Il crache*) si le whisky du père Vernier (*il crache*) est toujours aussi bon !

FRANÇOIS

Alors, on s'est invité !

BRUTAUD, *à Marguerite*

Quatre verres !...

FRANÇOIS

Quoi de neuf ?

BRUTAUD

Pas grand chose !

LOUIS

Dis donc, Vernier, j'ai rencontré, hier, sur les falaises, l'homme d'Hauteville-House ; il donnait la main à la gosse et il lui parlait en riant.

BERNARD

Oh ! celui-là, on le salue (*un petit signe de tête*) et il vous répond comme ça (*un grand salut*) C'est gênant, des gens si polis !

FRANÇOIS

Bêh oui ! La petite ! Moi, aussi je les ai rencontrés ensemble l'autre jour... même qu'elle portait sa poupée et qu'il jacassait tellement avec elle qu'il a oublié de me faire son salut !

BERNARD

Cré nom ! C'est peut-être un bon type, après tout !

LOUIS

Pourquoi fais-tu une tête de veau bouilli, hein ? Vernier...?

BRUTAUD

On ne peut pas dire ce qu'on pense......

LOUIS

Quoi ?

FRANÇOIS

Voyons !

BERNARD

Quoi ?

BRUTAUD

Les gens riches... ça fait ce que ça veut !

FRANÇOIS

Après tout, si ce vieux-là a des enfants à qui la petite ressemble et qu'elle lui rappelle... c'est bien naturel...

BRUTAUD

Depuis huit jours qu'il est venu ici pour la première fois il se mettrait en quatre pour cette morveuse... Il lui donne des poupées, des bonbons, des boucles d'oreilles... Elle lui demanderait la lune qu'il la lui promettrait...

LOUIS

C'est peut-être un bon diable.

BRUTAUD, *violemment*

Je vous dis, moi, que ce n'est pas naturel !... Là !

FRANÇOIS

Allons, allons Vernier ! Voyons !

BRUTAUD

On ne peut pas dire ce qu'on pense !

BERNARD

Tous ces gens riches, ça ne vaut pas lourd, ça c'est sûr !

BRUTAUD

On ne peut pas dire ce qu'on pense !... Elle a déjà été deux fois passer presque toute la journée dans la maison du Monsieur... On est gentil... on nous envoie des choses... du linge... des vieux habits... des cochonneries qui ne peuveut plus servir ! — On ne leur demande rien à ces gens-là !

LOUIS

C'est tout de même vrai que ce n'est pas naturel !

BRUTAUD

Ah ! Mais... c'est que je suis un vieux soldat, moi... Allons ! N'en parlons plus !

FRANÇOIS

Non ! Parlons d'autre chose...

(*Un silence. — Ils boivent.*)

BRUTAUD, *très violent*

N'en parlons plus !

BERNARD

Allons, Vernier, à notre tour de t'en offrir une ! Viens avec nous au bar du *Fish.*

BRUTAUD

Pas maintenant !

LOUIS

Mais si fait !

FRANÇOIS

Viens donc !

BRUTAUD

Peut-être... peut-être bien que tout à l'heure j'irai vous rejoindre...

LES TROIS OUVRIERS, *prenant conge*

Allons, à tantôt... Adieu.

BRUTAUD

A tantôt !

SCÈNE III

BRUTAUD, MARGUERITE

BRUTAUD

Tu vois ! ça ne prend pas mal !

MARGUERITE

Oh !... Des ivrognes !...

BRUTAUD

J'ai mon idée... Ce monsieur Hugo nous a fait savoir par Fantine qu'il allait venir ici tout à l'heure... il veut me parler... me trouver du travail... m'employer à je ne sais quoi... enfin... des bêtises... Moi, je vais filer... je ne tiens pas à ce qu'il voie ma tête — rapport à l'affaire du chien ! La petite reste ici... ils causent comme de bons amis... J'arrive à l'improviste avec les campagnons, et comme ils ne voient plus très clair, à cause du whisky et qu'ils savent à présent à quoi s'en tenir... on a des témoins... C'est toujours bon d'avoir des témoins... Cela ne peut-il pas contrarier tes projets ?...

MARGUERITE

Non... Cela n'aura probablement aucune influence, ni en mal, ni en bien...

BRUTAUD

Dis-moi qu'est-ce que tu veux faire ?... Fantine est tellement bête... tellement innocente...

MARGUERITE

Oui ! C'est ce qui fait notre force ! Les enfants répètent les mots qu'on leur apprend sans en comprendre toute la portée... toute la signification... Nous ferons sa leçon à Fantine et il faudra qu'elle la répète !

BRUTAUD

Oh ! tu crois qu'elle voudra ?

MARGUERITE

Il sera nécessaire qu'elle obéisse.

BRUTAUD

Alors elle obéira, ou sinon ! Je ne puis pas la souffrir, moi, cette enfant avec son air de chien battu. Sotte petite bête ! Quand je la vois, j'ai toujours envie de cogner, pour lui apprendre à être si pâle, et si chétive, et à faire ses mines lamentables. Si elle nous trahit ou si elle se refuse à parler, je l'empêcherai bien d'avoir du bon temps pendant que nous allons moisir en prison... J'aurais un vrai plaisir à...

(*Il fait le geste de donner un coup de couteau.*)

MARGUERITE

Ce ne sera pas nécessaire. Tout ira bien !

BRUTAUD

Si elle n'obéit pas, je ne demande qu'une chose : avoir le temps et l'occasion de lui apprendre à vivre. Et l'Italien ? As-tu de ses nouvelles ?

MARGUERITE

Oui, il m'attend tous les jours, à la brune, aux Rochers du Moine. Le plus souvent, je le fais poser... Il n'y a rien de tel pour asseoir les sentiments...

BRUTAUD

Comptes-tu t'en servir ?

MARGUERITE

Peut-être !

BRUTAUD

Sais-tu ce que son patron lui a dit de toi ?

MARGUERITE

Pas grand chose... D'ailleurs, cela n'a aucune importance. Il est bien pincé !

BRUTAUD

Allons ! Espérons que tout s'arrangera. Je n'ai pas envie qu'on me coupe mon atout... Je vas rejoindre les copains !

MARGUERITE

Attends ! (*Criant*) Fantine ! Fantine ! (*A Brutaud*) Dis-lui de bien m'écouter ! Cela lui fait plus d'effet quand c'est toi !

SCÈNE IV

BRUTAUD. MARGUERITE. FANTINE.

BRUTAUD

Ecoute, Fantine.

FANTINE

Oui, mon oncle.

BRUTAUD

Viens plus près.

FANTINE, *terrorisée balbutie*

Oui, mon oncle !

BRUTAUD

Plus près !... Plus près, vermine !

FANTINE, *tombant à genoux*

Pardon !

BRUTAUD

Je ne suis pas fâché contre toi, ma petite Fantine... Seulement, écoute... Ta sœur va te dire des choses... des choses que tu devras répéter bien exactement... et tu sais, si tu ne les répètes pas... je te fous ce crochet-là dans le ventre et je te pends à la poutre comme un jambon ! Tu as compris ?

FANTINE

Oh ! Je vais dire, tout de suite, tout ce qu'elle voudra, mon oncle !

BRUTAUD

Et tu sais, je ne plaisante pas !... Tu sais bien ce que c'est qu'un serment ?

FANTINE

Oui, mon oncle !

BRUTAUD

Tu sais que, quand on dit, en levant la main, une chose qui

n'est pas vraie, les juges vous prennent et vous fourrent en prison pour toute votre vie... tu comprends ?...

FANTINE

Oh ! Je dirai toujours la vérité, mon oncle !

BRUTAUD

Mais non, petite bête ! C'est moi qui vais faire un serment... le serment que si tu ne répètes pas — tu vois, je lève la main ! — si tu ne répétes pas tout ce que ta sœur va te dire, c'est à ce croc-là... à ce croc-là, pas à un autre (*Il lui montre un croc dans la solive du plafond*) que tu seras pendue par là-tiens ! jusqu'à ce que tu meures !

FANTINE

Je vous promets... je vous promets un million de fois de dire toujours tout ce qu'elle voudra !

BRUTAUD

Fais-y bien attention !

(*Il sort*)

SCÈNE V

MARGUERITE. FANTINE.

FANTINE

Oh ! Qu'est-ce que je dois dire ! Apprends-le moi vite, que je le sache bien, Marguerite !...

MARGUERITE

Tantôt !

FANTINE

J'ai si peur ! Si j'allais l'oublier !

MARGUERITE

Non ! Non !

FANTINE

Si j'allais ne plus me souvenir de ce qu'il faut dire.

MARGUERITE

Tu t'en souviendras !

FANTINE

Si je change un mot ou deux... cela ne fera rien ?

MARGUERITE

Tu verras !

FANTINE

Et à qui est-ce que je devrai dire cela ?

MARGUERITE

Je t'expliquerai.

FANTINE

Il le ferait vraiment, n'est-ce pas ?

MARGUERITE

Tu as bien vu qu'il levait la main pour faire le serment.

FANTINE

Oui !

MARGUERITE

Tu peux être sûre qu'il n'a pas envie d'aller passer en prison le reste de ses jours... ce qui ne pourrait manquer d'arriver s'il ne tenait pas sa parole...

FANTINE

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Pourvu que je retienne bien ce que j'aurai à dire !

MARGUERITE

Tiens, voilà ton ami... Sois bien gentille pour lui et ne lui dis pas que je suis à la maison... D'ailleurs, je sors par la porte de derrière... Surtout, pas un mot de ce que ton oncle vient de te dire... ou c'est à moi que tu auras à faire...

(*Elle sort à droite.*)

SCÈNE VI

FANTINE. VICTOR HUGO

VICTOR HUGO

Bonjour, Fantine ! — On est donc seule à la maison ?

FANTINE

Oui !

VICTOR HUGO

Seule à la maison ! Seule, comme une grande ?...
Alors, comme toujours, ton oncle est sorti ?

FANTINE

Oui !

VICTOR HUGO

Et ta fille est ici, du moins, la demoiselle !...

FANTINE

Oui...

VICTOR HUGO

Je ne la vois pas... Où donc se cache-t-elle ?...

FANTINE

Dans cette chambre... là...

VICTOR HUGO

Va la chercher...

FANTINE

Non !...

VICTOR HUGO

Non ?

Pourquoi cet air navré ? Florette — c'est son nom
N'est-ce pas ? — serait-elle en pénitence ? Diable !
Qu'a-t-elle fait ? Voyons ? Quel crime irrémédiable
A-t-elle commis ? Hein ? Dis-moi, pourquoi cet air
Sombre ? Qu'est-ce que c'est que ce sourire amer ?
Réponds ! Tous les chagrins qu'on peut avoir à l'âge
De Fantine, hé bien moi, vieux savant, je m'engage
— Vieux savant plus savant qu'aucun savant en " us " ! —
A les chasser bien loin rien qu'en soufflant dessus...

FANTINE

Si vous saviez !

VICTOR HUGO

Hé bien parle ! Dis ! Que je sache !

FANTINE

Non !...

VICTOR HUGO

Le méchant chagrin que celui qui se cache
Et qui fuit la lumière et reste dans son trou,
Avec de vilains yeux, tout ronds, comme un hibou !

FANTINE, *riant un peu*

Oh !... un chagrin... comme un hibou !...

VICTOR HUGO

Mais oui sans doute !

FANTINE

Vous ne le direz pas ? Bien sûr ! Bien sûr !

VICTOR HUGO

J'écoute !

FANTINE

Mon oncle a dit : Je te pendrai comme un jambon
Par là —

(*Elle montre son ventre*)

VICTOR HUGO

C'était pour rire !

FANTINE

Oh ! C'est qu'il n'est pas bon !
Il le ferait monsieur !.. Allez ! J'en suis bien sûre !
Puis d'ailleurs il a dit : Je le jure ! — On ne jure
Que si c'est vraiment vrai ce qu'on dit !...

VICTOR HUGO

Pas toujours !
Le fourbe croit souvent rendre les gens moins sourds
Aux mensonges grossiers qu'il craint qu'on ne devine
En prenant à témoin la justice divine !

FANTINE

Il le ferait, monsieur, j'en suis bien sûre, moi !

VICTOR HUGO

Et pourquoi te menaçait-il ainsi ?

FANTINE

Pourquoi ?...

VICTOR HUGO

Fantine avait été méchante !

FANTINE

Non !

VICTOR HUGO

Bavarde !

FANTINE

Non !

VICTOR HUGO

Elle avait fourré dans ce qui la regarde
Le nez...

FANTINE

Non !...

VICTOR HUGO

Elle avait, je le parierais bien,
Persécuté le chat !

FANTINE

Non !

VICTOR HUGO

Tourmenté le chien !...

FANTINE

Oh ! Nous n'avons ici ni chat, ni chien !

VICTOR HUGO

Fantine,
Pour qu'on la menaçât ainsi, je le devine,
Avait désobéi... commis un gros méfait !

FANTINE

Vous vous trompez !

VICTOR HUGO

Vraiment ! Qu'avait-elle donc fait ?

FANTINE

Vous ne devineriez jamais !

VICTOR HUGO

Dis-le moi vite !

FANTINE

Je dois répéter des choses que Marguerite
Me dira, répéter sans me tromper d'un mot,
Et si je ne dis pas, tout à fait, comme il faut
Ces choses... c'est certain que je serai pendue !

VICTOR HUGO

Mais non !

FANTINE

Mais oui ! Je suis une femme perdue !

(*Il rit*)

Vous riez ?

VICTOR HUGO

Oui ! Je ris... car tout méchant qu'il soit
Ton oncle n'oserait te faire mal.

FANTINE

Lui !...

(Résignée)

Soit !

VICTOR HUGO

Ne prends pas ce petit air grave de martyre !
Ton oncle dit des mots qu'il ne devrait pas dire...
Il se fait plus méchant qu'il n'est, pour t'effrayer...
C'est sa manière à lui, sans doute, d'essayer
De te rendre l'étude agréable et facile !
Apprends bien ta leçon, sois douce, sois docile,
Ne songe qu'à t'instruire, et ce livre ennuyeux,
Ce livre dont les mots t'importunent les yeux,
Tu le verras plus cher, plus ami, d'heure en heure,
Te parler clairement, pour te rendre meilleure !

FANTINE

Ce n'est pas des leçons comme les autres ont,
— Vous savez bien : les petites filles qui vont
Lire ensemble à l'école, et qu'on aime, et qu'on vante —
Ce n'est pas des leçons pour devenir savante
Qu'on m'apprendra !

VICTOR HUGO

Quoi donc alors ?...

FANTINE

Je ne sais pas !
Mais ils avaient l'air drôle en se parlant tout bas !

A dix ans, tu devrais être plus raisonnable
Et ne pas t'effrayer ainsi, pour une fable
Absurde !

FANTINE

Il le fera !

VICTOR HUGO

Je te répète encor
Qu'il n'oserait jamais ! Sois sans crainte...

FANTINE

Et Médor ?
Médor ! Il l'a tué, Médor, et la police
N'a jamais dit un mot durant son lent supplice !
Celui-là, je l'aimais, Monsieur, des millions
De fois plus que Florette... Ensemble, nous allions
Tout le temps nous cacher dans le fond de sa niche...
C'était gai ! Nous riions ! Nous disions : " On se fiche
" Sans qu'ils puissent nous voir, des gens, sur le chemin ! "
Et ça l'amusait tant qu'il me léchait la main !
Un jour, mon oncle dit : " Il devient vieux ! Charogne !
" Quand je lui fous mon pied dans le derrière, il grogne !
" Cela coûte à nourrir et n'est plus bon à rien...
" J'aimerais à savoir combien de temps un chien
" Peut vivre sans manger. Qu'on le mette à l'attache
" Jusqu'à ce qu'il y crève ! Et si quelqu'un se cache
C'était moi qu'il voulait dire ! — pour lui donner
" Un os, que je l'y pince ! On entendra tonner... "
On l'attacha, le doux chéri, devant la porte,
Pour bien voir que personne, en secret, ne lui porte
A manger... Oh ! Monsieur, il ne se plaignait pas...

Mais chaque jour, baissant la tête un peu plus bas,
Il tournait lentement, en tirant sur sa chaîne,
D'un air de dire : " Hélas ! ça n'en vaut pas la peine ! "
Plusieurs fois, je volai pour lui des choses... mais
Marguerite m'y prit un jour... je vous promets
Que je n'ai jamais vu de tête plus féroce
Que celle de mon oncle... Il grinçait des dents : " Rosse,
" Rosse ! Je pensais bien que son cabot bouffait !
" Je te tuerai, cochonne !... " — Et s'il ne l'a pas fait
C'est que ma grande sœur le retint par la manche.
Alors, il se tailla, dans une grosse branche,
Un bâton plein de nœuds et je l'entends encor,
Tapant, à tour de bras, sur le pauvre Médor,
Faire " Han ! " à chacun des coups dont il le crible...
On entendait les os, avec un bruit terrible
Craquer et le bâton faire " plouff " sur la chair...
Enfin, il s'en alla, tout en criant d'un air
Affreux — " Je veux t'en faire autant qu'à ton caniche ! "
Le soir, je me glissai dans notre chère niche...
Monsieur... il était là, les poils roides de sang,
Etendu tout du long, les yeux fermés, laissant
Sa pauvre tête, inerte, à la renverse, pendre...
Je fis tout, monsieur, tout, pour lui faire comprendre
Comme j'avais souffert en le voyant souffrir,
Et comme à son secours j'aurais voulu courir...
Je pleurai, je lui dis mille fois à l'oreille
Que je n'aurais jamais une peine pareille,
Je posai cent baisers sur ses pauvres yeux roux,
Sur ses pattes, sur son bon museau tiède et doux...
Il restait insensible, et muet, et farouche,
Grave : l'air de me dire " Oh ! non ! Rien ne me touche !
" Vous êtes des méchants, des lâches, des mauvais...

“ Je vous aimais, je vous gardais, je vous suivais...
“ Voyez quelles horreurs, tantôt, vous m’avez faites ”..
Je m’enfuis, souffrant trop de ses plaintes muettes,
Songeant : il sera mieux quand il aura dormi !...
Mais je ne l’ai plus vu depuis, le pauvre ami !

VICTOR HUGO

Ne pleure pas ! Non ! Non ! Ne pleure plus, cher ange !
Grâce à ton vieil ami, tu vas voir, tout s’arrange...
Parlons comme des grands ! Soyons très sérieux...
Voyons ! Ne pleurons plus ! Sèchons ces pauvres yeux !
Voudrais-tu ne plus vivre avec ton oncle ?

FANTINE

Oh ! Certe !

VICTOR HUGO, *riant.*

Tu tu résignes vite, et sans peine à la perte !

FANTINE

Mon oncle ! J’en ai peur ! peur ! peur ! — Affreusement !

VICTOR HUGO

Et ta sœur ?

FANTINE

Oh ! ma sœur parle plus doucement
Mais elle n’aime pas que je l’aime ! Elle reste
Toujours loin... et ses yeux disent : Je te déteste !
Elle me fait encor plus peur que lui, parfois !...

VICTOR HUGO

Alors, sans désespoir, et sans larmes, je vois
Qu’on abandonnerait la maison !

FANTINE

Tout de suite !
J'ai pensé bien souvent à prendre ainsi la fuite...
Je n'osais pas... j'avais peur des loups... mais, allons !
Avec vous, je n'aurai plus peur !... Venez ! Filons !

VICTOR HUGO

Ton oncle doit d'abord le permettre !

FANTINE

Permettre !
Il ne voudra jamais !

VICTOR HUGO

Si fait ! Je veux te mettre
Dans une grande, grande, et très belle maison,
Blanche, où l'on t'aimera...

FANTINE

Non ! Non ! Moi, j'ai raison.
Partons ! Partons à deux ! Allons-nous en bien vite !
Ils ne voudront jamais, mon oncle et Marguerite !
Demander leur avis est tout à fait oiseux !
Qu'est-ce qu'ils ont besoin que je sois heureuse — eux ?
Je veux aller chez vous ! voilà ! Je veux vous suivre !
Ne me dites pas non, s'il vous plaît ! Je veux vivre
Près de vous ! Je veux être à vos pieds tout le temps !
Je serai très, très sage — et nous serons contents...
Dites... vous voulez bien, Monsieur, cher Monsieur, dite ?...
Je ne bougerai pas ! Je me ferai petite !
Je ne parlerai pas à table... pas un mot !
Je serai tout à fait tranquille et comme il faut !

Quand vous ferez un signe, un seul, au moindre geste,
Je vous obéirai... Comme je suis plus leste
Moi, que n'importe qui, j'aurai plus vite fait
Tout ce que vous voulez — et ce sera parfait !
Je veux, chaque matin, me lever avant l'aube...
Je ne ferai jamais une tache à ma robe...
— Oh ! Je vous aime tant et vous êtes si bon !
S'il vous plaît ! s'il vous plaît ! ne me dites pas non !

(*Après un silence, très insinuante*)

L'histoire, vous savez, que vous avez écrite
Je la lis, moi !

VICTOR HUGO

Comment, Fantine !

FANTINE

Marguerite
Avait ces livres-là, dans son grand coffre noir.
Alors, le premier jour que vous veniez nous voir,
" Lis ça, m'a-t-elle dit, ça leur plaît qu'on les lise,
" Aux auteurs ! " Moi, d'abord, la couverture grise
Et pas d'images... j'ai... j'ai dit : c'est ennuyeux !...
Un gros livre pareil, c'est bon pour des très vieux...
Mais quand j'ai commencé, je ne pouvais pas croire
Que l'on put raconter une aussi belle histoire !
J'ai demandé le bleu, puis le jaune et les verts...
— Oh ! Je les soigne bien, Monsieur, ils sont couverts ! —
Je ne comprends pas tout, c'est sûr ! Je suis trop bête !
Mais est-ce que c'est bien un homme qu'un poète ?
Les mots ont des parfums, des chansons, des couleurs...
On dirait qu'ils sont pleins — je suis sotte ! — de fleurs !
Moi, les vers — vous savez ! quand la ligne est plus courte ! —

Cela me fait pleurer. Mon oncle m'a dit : tourte !
L'autre jour ! Je pleurais, me croyant seule ici...
Oh ! Vous n'écrivez pas vraiment vous-même, ainsi !

VICTOR HUGO, *riant.*

Quels compliments flatteurs tu sais tourner, Fantine !

FANTINE

Monsieur ! Je serai très gentille et très câline,
Mais je vous en supplie à genoux — à genoux ! —
Gardez-moi, sauvez-moi ! Prenez-moi près de vous...
Je suis triste ! J'ai peur ! Ma sœur hait que je l'aime !
Moi je vous aimerai, Monsieur, plus que moi-même...
Je n'ai plus peur du tout quand j'entends votre voix !
On va me faire mal, Monsieur, je le prévois !
Je serai très soumise, et tranquille, et gentille...
Et l'on dira de moi : " Quelle petite fille
Modèle ! " On vient ! J'ai peur ! Dites : vous m'aimez bien
Vous me sauverez !

VICTOR HUGO

Oui ! Pauvre ange ! Ne crains rien !

(*L'enfant s'est blottie contre le poète en entendant des pas en dehors. — Il la serre contre lui, paternellement.*)

SCÈNE VII

VICTOR HUGO. FANTINE. BRUTAUD. LOUIS. FRANÇOIS.

BERNARD. — *Celui-ci, complètement ivre.*

(Les trois amis de Brutaud entrent d'un air très dégagé. Ils examinent le groupe du poète et de l'enfant avec curiosité et ont gardé leurs casquettes sur la tête. Sous le regard de Victor Hugo, leurs yeux ne tardent pas à se baisser et machinalement ils se découvrent. Bernard, lui, titubant, est allé s'affaler sur un banc.)

BRUTAUD, *bas à Louis et à François, sombre :*

Vous voyez !

FANTINE, *bas à Victor Hugo*

C'est mon oncle, au fond, là, le dernier !

FRANÇOIS, *se découvrant.*

Salut !

VICTOR HUGO

Bonjour, messieurs ! Bonjour, monsieur Vernier !

BRUTAUD, *bas.*

Vous voyez comme il tient dans ses bras la petite !

LOUIS

Il a l'air d'un brave homme !

BRUTAUD

Oh ! L'air d'un hypocrite !

VICTOR HUGO

Je voudrais vous parler, monsieur Vernier !

BRUTAUD

Parlez !

VICTOR HUGO

Sans témoins !

LOUIS et FRANÇOIS, *se disposant à se retirer.*

Ah ! alors...

BRUTAUD

Non ! Ne vous en allez
Pas, compagnons ! — Non, non !... Des témoins, c'est utile !

VICTOR HUGO

Que veut dire cela ?

BRUTAUD

Je m'entends ! C'est facile
A comprendre...

VICTOR HUGO

Je ne vous comprends pas, pourtant !

BRUTAUD

Enfin ! C'est bon ! Causons et ne blaguons pas tant !

VICTOR HUGO

Cette enfant m'intéresse !

BRUTAUD

Hein ?.. Vraiment ! ça la flatte !

VICTOR HUGO

Elle est bonne et je l'aime.

BRUTAUD, *bas à ses amis.*

Un mot de plus, j'éclate !

VICTOR HUGO

Venez ici, Monsieur ! Regardez-moi !

BRUTAUD, *hargneux. Sans oser approcher.*

Pourquoi ?

VICTOR HUGO

Elle est bonne et je l'aime.

BRUTAUD

Et puis ?

VICTOR HUGO

Regardez-moi !

(*Il n'ose pas*)

Pauvre enfant ! Si craintive, et si pâle, et si frêle...
Vous êtes quelquefois, bien sévère pour elle !

BRUTAUD

Hé bien quoi ! Charbonnier chez lui fait ce qu'il veut !

VICTOR HUGO

Je ne vous blâme point. On est... ce que l'on peut !
Mais c'est un petit cœur très sensible et très tendre,
Qu'un père, qu'un aïeul même, peut seul comprendre,
Cette enfant a besoin d'être aimée et d'aimer.
Je veux la faire instruire, élever et former,

Je veux qu'elle soit gaie, et saute, et chante, et joue,
Et porte des fraîcheurs de santé sur la joue ;
Qu'on l'arme pour la vie et qu'elle apprenne à voir
Pourquoi le sacrifice est beau dans le devoir,
Pourquoi dans les assauts auxquels l'âme est en butte,
Lutter est doux, quand c'est pour la beauté qu'on lutte !
Pourquoi l'on dit Famille ! Amour ! Patrie ! Honneur !
Pourquoi l'on dit qu'il n'est point de plus grand bonheur
Que de se dévouer aux êtres que l'on aime ;
Pourquoi l'on doit toujours se respecter soi-même ;
Pourquoi l'on doit surtout avoir la volonté
D'éclairer chaque jour d'un rayon de bonté...
Et si l'enfant entend la leçon et l'écoute,
Plus tard, je tâcherai de veiller sur sa route,
Et je vous aiderai, si vous le voulez, vous,
En attendant, de tout mon pouvoir...

BRUTAUD

Je m'en fous !
Est-ce que je vous ai demandé quelque chose ?
Aumône ! Charité ! Toujours la même pose
Du riche qui vous dit : " Je suis bon ! Ramassez
" Les miettes de ma table à terre !... " Non ! Assez !
Moi je suis un vrai révolté de prolétaire.
Vos miettes, pour les chiens, peuvent rester par terre !
Je n'accepterai rien de vous ! Rien ! Nom de Dieu !
Puis d'ailleurs on n'est pas dupe de votre jeu !
On sait ce que parler veut dire ! On n'est pas dupe !
Hé ! Vous autres !

(*Bas à ses amis*)

On sait que plus courte est la jupe...

Enfin, c'est bon !... c'est bon... mais si j'en étais sûr,
Je cognerais, sacré bon Dieu de sort ! — et dur !

VICTOR HUGO

Comment ! Quels mots hideux dites-vous à voix basse ?
Vous ! Osez donc enfin me regarder en face !

BRUTAUD

Je fais ce qui me plaît !

VICTOR HUGO

Vous n'avez pas le droit !
De refuser, pour elle, un tel avenir !

BRUTAUD

Soit !
Je refuse quand même, et le droit, je m'en moque !

VICTOR HUGO

La Loi vous frappera, s'il faut que je l'invoque !
Vous maltraitez l'enfant, vous la brutalisez,
Je vais aller trouver les magistrats !

BRUTAUD

Osez !

VICTOR HUGO

Je vous ferai punir et flétrir !

BRUTAUD, *ricanant.*

Je l'espère !

(*A ses amis*)
Vous autres, vous voyez, il l'aime... comme un père !

Je vous répète encor que, si vous refusez,
Je vais chez le Shérif !

BRUTAUD

Je vous répète : Osez !

VICTOR HUGO

Voyons ! C'est insensé ! Raisonnons !

BRUTAUD

Tu m'emmielles !
J'ai dit !

VICTOR HUGO

Soit ! Vous aurez bientôt de mes nouvelles !

BRUTAUD, *courageux, dès que Victor Hugo a tourné le dos.*

Hors d'ici donc et vite ! Il n'y fait pas très sain
Pour vous !

VICTOR HUGO, *s'arrête et le regarde.*

Vous avez, l'homme, un regard d'assassin !
(Brutaud, mâté, recule)

FANTINE, *éclatant en sanglots, en voyant Victor Hugo s'éloigner.*

Oh ! Monsieur !

BRUTAUD, *la menaçant.*

Attends, toi !

VICTOR HUGO

Terre et Ciel ! Lâche ! Lâche !...
Voilà trente-cinq ans que, sans cesse, je tâche

D'arracher au bourreau la hache de la Loi,
Longtemps, les gens d'esprit m'ont raillé pour ma foi,
Longtemps j'ai supporté les reproches, l'outrage,
Les insultes du sot, les sarcasmes du sage ;
Pour mieux montrer à tous ma dangereuse erreur,
On m'a couvert de boue, et de haine et d'horreur,
Et pas un seul instant, dans mes luttes sans trêves,
Non, pas un seul instant, je n'ai cru que mes rêves
Pussent être mauvais et pussent être fous...
Et voilà qu'à présent, monstre abject, devant vous,
Pour la première fois, en vérité, je songe
Que j'ai sans m'en douter, défendu le mensonge,
Que tous les arguments que mon cœur entassa,
On peut les réfuter d'un mot : Regardez ça !

(*A Fantine*)

Ne crains rien, pauvre enfant, je reviens tout à l'heure.

(*A Brutaud*)

Malheur à vous, bandit, si votre main l'effleure !

(*Il sort*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins VICTOR HUGO

BRUTAUD, *à Fantine*

Attends que je te saigne !

(*A ses amis*)

Hein ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

Misérable voleur d'enfants ! Bandit !... Bandit !...
Ah ! Je t'en flanquerai, des bandits...

FRANÇOIS, *bas à Louis*

Moi... je file !

BRUTAUD

Hé François ! Tu l'as vu, sous sa façon civile
De vous dire bonjour et de vous saluer,
On sent qu'il vous méprise — et quant à la petite,
(*A Louis*)
Voyons, tu l'as bien vu, c'est louche ! Tu l'as vu !

LOUIS

Peut-être bien...

FRANÇOIS

C'est un fier type, tout de même !

BRUTAUD

C'est louche !

LOUIS

Bêh ! Oui !... Oui !...

BRUTAUD

Je devrais le tuer !

LOUIS

Je n'aime pas cet air qu'il a, pour saluer !

FRANÇOIS

Allons, bonjour...

TOUS, *prenant congé les uns des autres.*

Bonjour ! Bonjour !

SCÈNE IX

BRUTAUD. FANTINE.

BRUTAUD, *essayant, sans y parvenir, d'être doux et aimable :*

Viens ici ! Plus près !

(*Elle s'approche tremblante, et tombe à genoux à cinq pas.*)

FANTINE

Grâce !

BRUTAUD

On ne te fera rien, sotte ! Vois ! On t'embrasse !

(*Il l'embrasse*)

Tu vois ! On t'aime bien ! Es-tu contente ?

FANTINE, *tremblante*

Oui !

BRUTAUD

Ris alors, ris !

FANTINE, *éclate en sanglots.*

Ah !... Ah !...

BRUTAUD, *la secouant.*

Ah ! ça, c'est inouï !
Pourquoi ces airs piteux ! Pourquoi pleurer, dis, sotte !
Réponds ! Ou je te flanque une bonne calotte !
Quand on est bien gentil, braire ainsi sans raison !
On ne t'a rien fait ! Rien ! On est doux, on est bon...
Et tu pleures comme un grand veau !

FANTINE

J'ai... de la peine.

BRUTAUD

Qui m'a fichu ces airs pleurards de Magdelaine...
Est-ce que, par hasard, tu crois que c'est touchant ?

(*Il s'éloigne d'elle, furieux*)

FANTINE, *à part.*

J'avais encor moins peur — quand il était méchant !

SCÈNE X

BRUTAUD. MARGUERITE

(*Marguerite rentre par le fond*)

MARGUERITE, *à Fantine.*

Va jouer ! Pas trop loin ! — Reviens dès que j'appelle !

(*Fantine sort. — A Brutaud*)

Hé bien, tout est réglé, l'oncle !

BRUTAUD

Comment cela ?

MARGUERITE

J'ai causé longuement avec l'Italien...

BRUTAUD

Ah !

MARGUERITE

J'ai su l'exciter contre son bienfaiteur...

Son cher Maître, son grand héros, son fier poète,
Il le traite à présent de lâche suborneur...
Il l'accuse d'avoir soupçonné mon honneur...
— Ce soir, Victor Hugo reçoit à Hauteville
House, les aldermen, le shériff, bref un tas
De gros bonnets...

BRUTAUD

Et puis ?

MARGUERITE

Albenga t'introduit
En secret, dans la salle où la troupe festoie,
Et tu parais soudain, furieux, menaçant,
En vertueux vieillard dont la pudeur s'indigne
D'une ombre au blanc duvet de ton cher petit cygne !...
Tu fais un infernal boucan... tableau !

BRUTAUD, *riant.*

Tableau !...

MARGUERITE

Tu veux tuer le misérable...

BRUTAUD

Et je le tue !

MARGUERITE

Non ! Ce serait trop beau ! Le scandale suffit...

BRUTAUD

Pourquoi ne l'avoir point tué, là, tout à l'heure ?...

MARGUERITE

C'est que, depuis, Fantine a bavardé... Voilà !...

BRUTAUD

Mais la petite peste aura bien vite fait
De me démentir...

MARGUERITE

Non !

BRUTAUD

Non !... Non ?... Comment cela ?...
C'est impossible !

MARGUERITE

On peut tout ce que l'on désire !...

BRUTAUD, *qui ne comprend pas.*

Mais...

MARGUERITE

Mais écoute bien ce qu'elle va nous dire !
(*Appelant au fond*)
Fantine !

BRUTAUD

Enfin !...

MARGUERITE, *appelant.*

Fantine !

BRUTAUD

Elle ne dira rien !

MARGUERITE

Tu vas bien voir !

BRUTAUD

La peur la fera parler... mais...
Mais plus tard...

MARGUERITE

Tais-toi ! ...Tu vas voir... Je te promets
Que j'obtiendrai, par la douceur, de l'innocente
Qu'elle mente, croyant dire vrai !... qu'elle mente !

(*Appelant au dehors*)

Fantine ! Viens, Fantine !

SCÈNE XI

BRUTAUD. MARGUERITE. FANTINE.

FANTINE

Me voilà !

BRUTAUD

Pourquoi ne viens-tu pas tout de suite ?...

MARGUERITE

Non, mon oncle ! Ne la grondez pas !

BRUTAUD

Bon !

MARGUERITE

Elle est très sage, depuis quelque temps !

BRUTAUD

Si tu trouves...

MARGUERITE

Aussi, j'ai voulu la récompenser, et je lui ai acheté un beau collier...

(*Elle tire un collier d'énormes perles en verre bleu.*)

FANTINE, *ravie.*

Ce sont de vraies perles, dis, Marguerite ?

MARGUERITE

Oui !...

FANTINE

Oh ! C'est trop beau ! Merci ! Que tu es bonne d'avoir pensé à moi... Tu ne me le reprendras pas, dis :...

MARGUERITE

Au fond... je t'aime bien, Fantine !

FANTINE

Moi aussi, je t'aime bien, et je veux être très sage, à l'avenir ! J'apprendrai bien ma leçon ! Oh ! Je veux absolument la savoir sans manquer une lettre !

MARGUERITE

Quelle leçon ?

FANTINE

Celle... tu sais...

(*Elle regarde la poutre*)

MARGUERITE

Oh !... Nous reparlerons de cela plus tard !...

FANTINE

J'aimerais mieux commencer à l'apprendre tout de suite... ainsi j'aurais plus de temps pour... la savoir !

(*Elle joue avec le collier qu'elle admire, tremblante de joie.*)

MARGUERITE

Il te plaît ?

FANTINE

Oh ! oui, beaucoup !

MARGUERITE, *qui fait visiblement effort pour être caressante. — Avec un rire qui sonne faux.*

Et... et Florette va bien ?

FANTINE

Très bien !...

MARGUERITE

Elle est un peu délaissée... il me semble que tu prends goût à la lecture !...

FANTINE

Oh ! oui... c'est amusant, ces livres !...

MARGUERITE

Qu'est-ce que tu lis ?...

FANTINE

" Notre Dame de Paris ! "

MARGUERITE

Quoi !... Mais tu n'y comprends rien !...

FANTINE

Oh ! Si ! Je comprends tout de même... des choses...

MARGUERITE

Et... qu'est-ce que vous racontez, quand vous vous promenez ensemble au bord de la mer ?

FANTINE

Rien... J'écoute tout le temps !...

MARGUERITE

Qu'est-ce qu'il te dit ?

FANTINE

Nous parlons de tout ! Des plantes... des cailloux... de la mer qui est si grande et si profonde... des bêtes qui sont très bonnes et qui ont peur de nous, parce que nous sommes méchants... C'est vrai ! As-tu déjà remarqué, Marguerite : les haies chantent, les gazons fourmillent de créatures qui remuent, qui sautent, qui gambadent... tout à coup les oiseaux s'envolent, les bêtes se réfugient dans leur trou... tout se tait... C'est un homme qui passe !...

BRUTAUD, *riant grossièrement*

Ah ! Ah ! Quelles drôles d'idées !... C'est le vieux qui...

MARGUERITE, *lui faisant signe de se taire.*

C'est juste, ce qu'elle dit là !... Quand on y réfléchit... c'est horrible !

BRUTAUD, *sans conviction*

Oui... tout de même !

MARGUERITE

Il est bien bon, ce monsieur.

FANTINE

Oh ! oui ! Et puis, il sait tout !

MARGUERITE

Il est bon et pas fier !.. Il te tient par la main...

FANTINE

Oui ! Il est bon ! Le jour où l'on a raccommodé la poupée...

MARGUERITE, *continuant*

Vous avez été ensemble chez le pâtissier et il t'a fait manger des brioches et du chocolat... Tu me l'as déjà raconté... Il te cueille des branches de lilas....

FANTINE

Oui ! Cela sent si bon !

MARGUERITE

Et quand tu as été goûter chez lui...

FANTINE

Nous étions au moins trente enfants dans la salle à manger...

MARGUERITE

Sans doute !... Mais c'est toujours la petite Fantine sa préférée...

FANTINE

Oh ! oui ! Il n'a presque rien dit aux autres, tandis qu'il a parlé un siècle avec moi !

MARGUERITE

Et il t'a fait un cadeau superbe !

FANTINE

Mon joli châle rose !... Je pourrai le mettre dimanche, dis ?...

MARGUERITE

D'ailleurs, il te l'a dit qu'il t'aimait mieux que les autres...

FANTINE

Oui !...

MARGUERITE

Il le prouve bien !...

FANTINE

Oh ! Il n'y a personne qui soit meilleur que lui ! Je l'aime... comme un père !

MARGUERITE, *montrant Brutaud qui se désintéresse de la conversation et somnole*

Comme lui !...

FANTINE, *qui n'ose dire ce qu'elle pense*

Oh !

MARGUERITE

N'a-t-il pas été un père... pour nous ?

FANTINE

Oui, mais...

MARGUERITE

A moins d'être des enfants dénaturées, nous devons nourrir envers notre oncle — malgré toute sa sévérité — les sentiments de deux filles... Un amour mêlé de respect et de crainte... C'est ainsi qu'on doit aimer un père et que tu aimes, sans doute, ton grand ami ?...

FANTINE

Oh ! non ! Pas du tout !

MARGUERITE

Tu ne l'aimes pas comme un père ?...

FANTINE, *voyant que Brutaud n'entend pas*

Non... bien plus !

MARGUERITE, *montrant un livre qui se trouve sur une armoire*

Donne-moi ce livre !... Prends garde de perdre la page marquée...

FANTINE, *apportant le livre*

C'est de " lui " ?...

MARGUERITE, *riant d'un rire équivoque*

" Lui ! — Lui ! " Non ! C'est d'un autre auteur. Paul de Kock. Ecoute ! (*Lisant*) " Adhémar et Rosette se promenaient " presque chaque jour au bord de la mer. Il la tenait par la " main. Parfois elle lui demandait une branche de lilas et il " s'empressait de cueillir les fleurs que sa petite taille ne " lui permettait pas d'atteindre... Souvent, ils s'asseyaient sur " l'herbe et causaient de choses indifférentes : des oiseaux, des " plantes, de la mer et du ciel. Il lui offrit un jour d'entrer " chez un pâtissier... " ..... ça y est !

(*Elle montre à Fantine l'endroit où se trouve ce détail.*)

FANTINE

Oui... ça y est !

MARGUERITE

" Adhémar ne mangeait pas... et regardait en silence les belles " épaules de Rosette, enveloppées du joli châle rose qu'il lui " avait donné. Et elle, mesurant toute la différence qu'il y a " entre ces joies où le cœur entier se fond, et l'amour si froid " et si mesuré d'un père, elle se répétait tout le temps, tout " bas, comme dans une extase : Il est mon amant ! " (*Parlant*) Sais-tu à quoi je pense, Fantine ?

FANTINE

Non ! Marguerite !

MARGUERITE

C'est que les promenades d'Adhémar et de Rosette rappellent tout à fait les vôtres !

FANTINE

C'est vrai ! Tout à fait ! Oh ! Que c'est drôle !

MARGUERITE

On dirait que l'auteur pensait à vous, en les décrivant !

FANTINE

C'est vrai !

MARGUERITE

On se tient par la main... On cueille des branches de lilas..· on a de longues conversations sur les plantes, et les bêtes, et la mer...

FANTINE

Et puis le châle rose !

MARGUERITE

Et puis le goûter !

FANTINE

C'est trop fort !... Tout y est !

MARGUERITE

Et... tu ne t'es jamais dit, toi... " Il est mon amant ! " ?

FANTINE, *surprise, mais sans révolte.*

Oh !... — Oh ! non...

MARGUERITE

Pourquoi ?

FANTINE

Parce qu'un amant... c'est jeune !

MARGUERITE

Tu crois !

FANTINE

C'est tout différent !

MARGUERITE

Tu crois, Fantine ?

FANTINE

Mais... oui !

MARGUERITE

Tu en es sûre ? Tout à fait sûre ?

FANTINE

Oh !... Il me semble, enfin...

MARGUERITE

Il t'aime bien, n'est-ce pas!

FANTINE

Oui... mais...

MARGUERITE

Il voudrait que tu sois heureuse ?

FANTINE

Oui... mais...

MARGUERITE

Il voudrait t'arracher à la vie que tu mènes...

FANTINE

Oui...

MARGUERITE

Et toi, tu es bien sûre de l'aimer comme un père ?...

FANTINE

Non...

MARGUERITE

Tout n'est-il pas comme dans le livre ?...

FANTINE

C'est vrai !

MARGUERITE

Oserais-tu toujours affirmer qu'il ne soit pas ton amant ?

FANTINE

Non !... (*Joyeuse*) Oh ! C'est impossible !

MARGUERITE

Pourquoi ?

FANTINE

Lui ! Mon amant !

MARGUERITE

Sans doute !

FANTINE

Oh ! Il serait mon amant ! A moi ! Pourtant... Phoebus de Châteaupers...

MARGUERITE

Enfin, tu n'es pas plus savante que ce livre ?

FANTINE, *ravie et éblouie.*

Non ! Alors, il est mon amant !

MARGUERITE, *avec un hochement de tête vers Brutaud, qui a recommencé à écouter, intéressé,*

Ne le dis pas si haut !

FANTINE

Pourquoi ?

MARGUERITE

Si notre oncle t'entendait !...

FANTINE

Cela le fâcherait-il ?... Quel mal ai-je fait ?

MARGUERITE

Une petite fille de ton âge ne peut pas avoir d'amants !

FANTINE

Pourquoi ?

MARGUERITE

Parce que c'est la loi !

FANTINE

Et pourquoi est-ce la loi ?

MARGUERITE

Parce qu'on vous met en prison, quand vous désobéissez !

FANTINE

Pourquoi me mettrait-on en prison ?

MARGUERITE

Ce n'est pas toi qu'on mettra en prison... C'est lui !

FANTINE

Lui ! Lui ! Oh ! C'est impossible ! Lui ! Si bon, si bon que le bon Dieu n'est pas meilleur ! Tu mens, Marguerite !

MARGUERITE, *à Brutaud*

Mon oncle !

BRUTAUD

Quoi ?

MARGUERITE

Qu'est-ce qui arriverait si Fantine avait un amant ?

BRUTAUD

On le mettrait en prison... et vite !

FANTINE

Oh ! mon oncle ! Vous ne le direz pas ! Je n'aurais jamais pu penser que c'était mal !... J'étais si heureuse... si heureuse !... Je me disais tout le temps : c'est trop beau ! La terrre n'est plus la même ! Je suis tellement contente que les jours ne sont plus des jours comme les autres.

BRUTAUD

Qu'est-ce que j'entends !

FANTINE

Mais pourquoi est-ce mal ?...

BRUTAUD

Malheureuse enfant ! Je vais le tuer, cet homme ! Qui est-ce ?

MARGUERITE, *feignant l'embarras*

Tu devines !

BRUTAUD, *feignant une grande colère*

Je commençais à avoir des soupçons ! Le misérable !... Je vais me plaindre aux juges !...

FANTINE

Grâce ! Grâce !... Pardon !

BRUTAUD, *la repoussant*

Allons !... Assez de grimaces !... (*Elle va dans un coin où elle s'affaisse sur un banc et pleure la tête dans les bras. — Bas à Marguerite*) Quelle bête ! Elle me ferait crever de rire !

FANTINE, *en allant vers le banc*

Mon Dieu ! Mon Dieu !... Je pensais bien que cela n'était pas permis d'être si heureuse !

BRUTAUD, *bas à Marguerite*

Seulement... un juge aura vite tout éclairci !

MARGUERITE

D'abord, ce qu'on demande, c'est du scandale... un de ces scandales après lesquels on n'est plus jamais complètement ce que l'on fut... D'ailleurs, tu peux marcher... Je réponds d'elle ! Prise dans un engrenage d'erreurs et de mensonges, la crainte lui fera achever ce que l'ignorance a commencé... Nous la ferons parler d'abord devant des témoins peu intelligents qui pourront jurer qu'elle a bien dit des choses, qui paraîtront évidentes à des esprits prévenus... Plus tard, en admettant même que l'on n'obtienne pas d'elle qu'elle mente sciemment, ses réticences, ses dénégations même, passeront pour l'effet d'une répugnance instinctive... Et puis, après tout, les mal-intentionnés n'en croiront pas moins ce qu'ils voudront... l'effet sera produit ! Tu peux aller de l'avant ! On tient le poète !....

BRUTAUD, *haut, tragique*

Je vais aller demander des explications à cet homme !

FANTINE

Mon oncle ! Grâce !

BRUTAUD

Ton oncle va te venger...

FANTINE

Grâce !...

(*Brutaud sort par le fond, après un dernier signe d'intelligence à Marguerite. — Celle-ci, quelques instants plus tard sort également par la droite.*

Fantine reste seule, pleurant sur son banc. Le soir tombe. Par les deux fenêtres du fond, on aperçoit un ciel rouge où montent lentement de gros nuages noirs.

L'enfant essuie ses yeux, prend les livres qu'elle a montrés à Victor Hugo à la scène IV, les porte sur la table près de laquelle elle s'assied. Elle entoure de ses bras la pile de volumes et dit en les embrassant :

Mes chers... chers beaux livres !...

(*Elle en ouvre un et commence à lire. Et lentement, le misérable taudis semble s'évanouir. Dans un jardin, parmi les branches et parmi les fleurs, deux jeunes amants circulent, échangeant les paroles ardentes que le poète leur a prêtées, paroles qui dévoilent à l'enfant qui les lit ce qu'est véritablement l'amour, ce que sont réellement les conversations des amants.*)

L'AMANT, *à l'Amante*

C'est Dieu qui mit l'amour au bout de toute chose,
L'amour en qui tout vit, l'amour sur qui tout pose !
C'est Dieu qui fait la nuit plus belle que le jour !
C'est Dieu qui sur ton corps, ma jeune souveraine,
A versé la beauté comme une coupe pleine,
Et dans mon cœur l'amour !

Ce qui remplit une âme, hélas ! tu peux m'en croire,
Ce n'est pas un peu d'or, ni même un peu de gloire,
Poussière que l'orgueil rapporte des combats ;
Ni l'ambition folle occupée aux chimères,
Qui ronge tristement les écorces amères
Des choses d'ici bas !

Non, il lui faut, vois-tu, l'hymen de deux pensées,
Les soupirs étouffés, les mains longtemps pressées,
Le baiser, parfum pur, enivrante liqueur,
Et tout ce qu'un regard dans un regard peut lire,
Et toutes les chansons de cette douce lyre
Qu'on appelle le cœur !

Il n'est rien sous le ciel qui n'ait sa loi secrète,
Son lieu cher et choisi, son abri, sa retraite,
Où mille instincts profonds nous fixent nuit et jour ;
La pêcheur a la barque où l'espoir l'accompagne,
Les cygnes ont le lac, les aigles la montagne,
Les âmes ont l'amour !

FANTINE

Oh !... C'est un autre amour !

RIDEAU

Fin du deuxième Acte.

ACTE III

ACTE III

Hauteville-House.

Un salon de style Tudor. A droite, une porte basse. Au fond, deux arcades à travers lesquelles on aperçoit des salons illuminés. A gauche, une large baie, garnie de plantes vertes, donne dans une antichambre où se trouve la porte de la maison que le spectateur n'aperçoit pas. Dans cette antichambre, porte-manteaux, trophées, etc..

Le salon est brillamment illuminé.

SCÈNE I

MARGUERITE, ALBENGA

MARGUERITE, *entr'ouvre avec précaution la porte de droite et passe la tête.*

Peut-on entrer ?

ALBENGA

Toi !

MARGUERITE

Moi.

ALBENGA

Comment !

MARGUERITE

C'est bien aisé.
La porte de derrière est ouverte. On peut voir
Dans la maison. J'ai vu cette chambre déserte.

(*Elle montre la chambre d'où elle vient.*)

Et par le trou de la serrure — toi, lisant
A cette table !

ALBENGA

Mais... l'on peut venir...

MARGUERITE

Je file !
Est-ce ici que la fête aura lieu tout à l'heure ?

ALBENGA

Oui !

MARGUERITE, *montrant la porte d'où elle est sortie.*

L'oncle ne peut-il se cacher là ?

ALBENGA

Comment !
Dans le bureau ! C'est trop dangereux.

MARGUERITE

Non, écoute.
Ferme la porte à clef — et perds la clef — et puis,
Quand la fête battra son plein, ouvre la porte.
Il entrera...

ALBENGA, *l'interrompant et écoutant.*

Quelqu'un !

MARGUERITE

Fais cela...

ALBENGA

Peut-être... Oui !..

MARGUERITE

Nous serons bien vengés... tu verras tout à l'heure !
Tu verras.

ALBENGA

De quoi donc allez-vous l'accuser ?

MARGUERITE

Nous voulons lui jeter à la face les preuves
D'un crime affreux qu'il a commis.

ALBENGA

Lui !

MARGUERITE

Tu verras !
Et nous ne voulons pas qu'on étouffe l'affaire...
(*Elle sort.*)

SCÈNE II

VICTOR HUGO, ALBENGA

VICTOR HUGO, *il entre par le fond*

Tout est prêt ?

ALBENGA

Tout est prêt !

VICTOR HUGO

Vacquerie ?..

ALBENGA

Il viendra !

VICTOR HUGO

Meurice aussi ?..

ALBENGA

Meurice aussi !

VICTOR HUGO

Bon ! L'on tiendra
La porte du bureau, sur la cour, là,

(*Il montre la petite porte à droite*)

bien close...
Tandis qu'ici l'on fait du bruit et que l'on cause,
Un voleur, sans que nul ne l'entende, pourrait
S'introduire de ce côté... Donc tout est prêt !
Je voudrais que déjà cette heure fût passée...
Ces amis inconnus, qui sur l'âme lassée
Du proscrit vont venir se pencher curieux,
L'intérêt importun qu'on lira dans leurs yeux
Ne naîtra point de voir de près une âme aimée,
Mais de confronter l'homme avec sa renommée !
Enfin, cet intérêt gênant, subissons-le,
Puisqu'il pourra peut-être adoucir quelque peu
Pour d'autres exilés le séjour dans cette île !

(*Examinant des invitations qui se trouvent dans une coupe sur la table.*)

(*Lisant*)

" Le High Shériff aura l'avantage... "

— beau style !

(*Lisant*)

" Sir John Durant will be pleased... "

— et coetera...

Ce Durant, qu'ils ont fait " Sir John " se montrera
Plus Anglais qu'un Talbot !. Ah ! vanité profonde...
Et c'est ainsi que Rome a fait romain le monde...
Des titres, des rubans, des anneaux dans le nez,
Et les bons nègres, les doux sots, vous les menez
Par " les honneurs ! " — hors de l'honneur !..

Mettez en place

Tous ces papiers dans mon bureau !

(*Albenga se dispose à obéir*)

Chut ! Quelqu'un passe

Dans la cour !... N'avez-vous point entendu des pas ?

ALBENGA, *Très ému.*

Je vais voir !

(*Il sort par la petite porte.*)

SCÈNE III

VICTOR HUGO

Pauvre enfant, que je ne pourrai pas
Malgré tous mes efforts et toute mon envie
Arracher à sa triste et dégradante vie

Et sauver du destin affreux que je pressens !
Pauvres petites mains ! Pauvres yeux innocents !
Vers quoi vous tendrez-vous, sur notre sombre terre,
Pauvres mains ?... Pauvres yeux, sur le chemin austère
Où dévant la Douleur toute âme humaine fuit,
Quels fantômes trompeurs suivrez-vous dans la nuit ?

(*Albenga rentre pâle et chancelant.*)

SCÈNE IV

VICTOR HUGO, ALBENGA

VICTOR HUGO

Qu'avez-vous, Albenga ?

ALBENGA

Rien, Monsieur...

VICTOR HUGO

Il me semble
Que vous êtes tout pâle et que votre main tremble !

ALBENGA

Je n'ai rien, Monsieur... rien... rien du tout... Croyez-moi...
Rien !...

VICTOR HUGO

Vous n'avez rien vu dans la cour ?

ALBENGA

Non !

(*Il va fermer la porte du bureau.*)

VICTOR HUGO

Pourquoi
Fermez-vous cette porte à clef ?

ALBENGA

J'ai cru comprendre
Que vous manifestiez la désir de voir prendre
Cette précaution...

VICTOR HUGO

Fermez à double tour
L'autre porte — donnant du bureau sur la cour —
Mais fermer celle-ci n'offre aucun avantage !
Vous savez qu'un voleur pourrait gagner l'étage
Sans passer par ici ! — Donnez-moi cette clé,
Je veux voir...

ALBENGA, *livide, recule et va s'appuyer contre un meuble en balbutiant.*

Mais... Pardon...

VICTOR HUGO, *surpris.*

Vous avez chancelé !...
Qu'avez-vous ?

ALBENGA

On dirait... On dirait qu'un fer rouge
Me brûle... là... parfois...

VICTOR HUGO, *paternel.*

Pauvre enfant !

ALBENGA

Quand je bouge,
Il me semble que tout, à l'entour, bouge... Enfin !

VICTOR HUGO

Remettez-vous !... Tenez... buvez un doigt de vin !

ALBENGA

Merci...

VICTOR HUGO

Je vous ai trop fait écrire, sans doute
Tous ces derniers temps ?

ALBENGA, *protestant faiblement.*

Non.

VICTOR HUGO

Quand le poète écoute
La voix qui sur son front charmé, chante tous bas,
Si son corps défaillit, il ne s'en doute pas !
Lorsqu'il suit le vol clair des paroles ailées,
Si sa tête et ses mains retombent accablées,
Par l'effort surhumain dont il n'est jamais las,
Lui, l'âme ivre d'azur, ne s'en aperçoit pas !
N'est-ce pas ? Tout à l'heure en vous dictant ces pages
J'allais trop vite... ?

ALBENGA

Non !...

VICTOR HUGO

Et puis, ces deux ouvrages
Que vous recopiez... Ne vous fatiguez pas...

Reposez-vous, sitôt que vous vous sentez las !
Du repos !... Apportez moins d'ardeur à la tâche...
Du repos ! Du repos d'abord !...

ALBENGA, *à part.*

Je suis un lâche !
J'aurais dû tout lui dire... Avouer tout ! Hélas,
Il est si bon !.. Trop bon !

(*Regardant la porte du bureau avec horreur.*)

Oh ! Je n'ouvrirai pas !..

(*Il sort.*)

(*Une vieille servante, portant le costume pittoresque des paysannes de Guernesey, a traversé la scène et est allée ouvrir à Vacquerie et à Meurice.*)

SCÈNE V

VICTOR HUGO, VACQUERIE, MEURICE.

VICTOR HUGO

Ah ! Je vous attendais.

VACQUERIE

Vos invités nous suivent.

MEURICE

Nous entendions les voix de leur troupe. Ils arrivent.

VICTOR HUGO

J'aurais voulu vous voir plus tôt !

VACQUERIE

C'est ennuyeux,
Ces anglais importuns !...

MEURICE

Vous semblez anxieux...

VICTOR HUGO

Voici, mon cher Meurice, et je vous en fais juge...
Un bandit qui m'a l'air d'avoir cherché refuge
Ici, pour échapper aux suites d'un forfait,
Martyrise une enfant. Sa nièce. Il en a fait
Un pauvre être chétif et pâle, au grand œil triste...
Or, ce matin je vais le trouver et j'insiste
Pour qu'il laisse élever cette enfant par mes soins.
Je dis même : " Je veux pourvoir à vos besoins...
Vous trouver du travail... Je vous promets mon aide ! "
Il refuse. On ne vit jamais brute plus laide,
Plus lâche et plus féroce. Il refuse. Je vais
Tout droit chez le shériff, pour voir si je pouvais
Obtenir que la Loi secourût la pauvrette.
Impossible. La Loi sur le cas est muette.
Cet homme est le tuteur. Il faut dans leur jargon,
" Sévices graves ".

VACQUERIE

Oui !

VICTOR HUGO

Bien ! Ainsi, tandis qu'on
Flétrit, et pervertit, et meurtrit l'innocente,
Je me dirai tout bas : Il faut que j'y consente ! "

Ainsi, je devrai voir ces lamentables yeux,
Ces grands yeux pleins d'un désespoir silencieux,
Appeler au secours, dans la livide face,
Et me dire tout bas : " Que veut-on que j'y fasse ! "
Ainsi je devrai voir, une brute meurtrir
Ce pauvre frêle corps délicat, et pétrir
De fange et de venin cette âme virginale,
Et me dire : " C'est dans la limite légale ! "..
Non... Jamais !..

VACQUERIE

C'est la loi !

MEURICE

Le concept est étroit !

VICTOR HUGO

Je serai la Justice alors, s'il est le Droit !

VACQUERIE

Mais les lois d'un pays où vous n'êtes qu'un hôte...

VICTOR HUGO

Au-dessus de ces lois est une loi plus haute,
Plus respectable et plus sainte, qui nous enjoint
D'aider les malheureux et de ne souffrir point
— En aucun cas ! — qu'un fort, qu'un puissant, lèse ou blesse
Un pauvre être que rend auguste sa faiblesse.
J'ai dit ces choses — et bien d'autres — au shériff.
Peut-être ai-je parlé sur un ton un peu...

MEURICE

Vif !

Menaçant s'il le faut, pour sauver la petite
De la faire arracher du taudis qu'elle habite.
Il m'a dit à la fin, de son air rogue et froid :
" Soyez pour la Justice et violez le Droit,
" Mais, je vous le dirai, bien que je vous respecte,
" On commence à trouver cette pitié " suspecte ! "

(*Il rit.*)

MEURICE

Quoi !

VACQUERIE

Quel impertinent !

MEURICE

L'invraisemblable sot !

VICTOR HUGO

" Suspecte " est excellent — j'empaillerai ce mot !
J'insistai : mais pourquoi, " bien que l'on me respecte ! "
Trouve-t-on, s'il vous plaît, " cette pitié suspecte " ?

MEURICE

Quel imbécile !

VACQUERIE, *indigné.*

Oh ! non !..

VICTOR HUGO

Pourquoi : " suspecte " enfin ?
Il paraîtrait que trois ouvriers pris de vin,
Trois brutes, qu'ils venaient d'enfermer dans la geôle,

A travers leurs hoquets répétaient : " C'est très drôle !
" Victor Hugo... qui tient Fantine par la main ! "
C'est ce qui leur faisait voir double leur chemin !..

MEURICE

Ce shériff, je m'en vais lui tirer les oreilles !
Se faire ainsi l'écho de trois brutes pareilles !..

VICTOR HUGO

Non... il avait encor, si je l'ai bien compris,
Une lettre anonyme ! Enfin !

MEURICE

Quel sot !

VICTOR HUGO

Je ris !

VACQUERIE

Non ! Moi, je ne ris pas ! Voulez-vous me permettre !.
Ce soir, écoutez bien, j'ai reçu cette lettre.
Je m'étais dit d'abord : Je n'en parlerai point...
Mais mieux vaut tout savoir puisqu'on touche à ce point.

(*lisant*)

" Monsieur Vacquerie,
" Il faut que Victor Hugo soit sur ses gardes. Chargé par le
" Gouvernement d'une mission de confiance dans cette île, le
" hasard m'a mis sur la piste d'une véritable conspiration pour
" essayer de ternir sa gloire en donnant une certaine publicité
" à d'infâmes calomnies. Je crois que la basse police trempe
" dans l'affaire et bien que je ne sois moi-même qu'un humble
" agent de la Sûreté, je risque ma place pour vous avertir,

“ car le nom de Javert a toujours été synonyme d’inflexible
“ attachement au devoir et à l’honneur du corps d’élite dont
“ je fais partie. J’espère arriver à déjouer les projets abomina-
“ bles des scélérats. Je vous prie, et cœtera...

“ Signé : Javert. ”

“ Post-scriptum. ” Vous avez à Paris des amis influents qui
“ sont très bien avec le Gouvernement. Un mot de vous
“ pourrait peut-être me mériter leur appui près des chefs de
“ qui je sollicite la place de Commissaire de Police. ”

VICTOR HUGO

Hé bien ?

VACQUERIE, *bougon.*

Hé bien ! C’est moi qui vous demande : hé ! bien ?

VICTOR HUGO

Je ferai mon devoir, tout le reste n’est rien !

(*Rires et bruit de voix au-dehors.*)

Voilà nos gens !

(*à Meurice :*)

Recevez-les, je vous en prie.

(*à Vacquerie, un peu déconfit*)

Je me sauve ! A tantôt, mon pauvre Vacquerie !

(*Il sort.*)

MEURICE

Que peut-on contre lui ?

VACQUERIE

Tout cela n’est pas clair !.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE HIGH-SHERIFF, SIR JOHN DURANT, JOHN STAIR, Mr BROWN, Mr SMITH, MISS MOLLY STAIR, *plusieurs autres* HOMMES et FEMMES, *qui portent tous des costumes de soirée. Parmi les Invités*, JAVERT, *dont la redingote détonne au milieu des habits noirs, autant que sa figure sombre au milieu des visages épanouis.*

(*Albenga qui vient de rentrer en scène reçoit les invités. Meurice et Vacquerie sont à droite devant la porte du bureau.*)

ALBENGA, *saluant*

Monsieur le High-Shériff. Sir John !

SIR JOHN DURANT, *très anglais.*

Aoh !

ALBENGA

Mister Stair !

Miss Stair !

MISS STAIR

Bonsoir Monsieur !

(*Apercevant Vacquerie et Meurice.*)

Mais, je crois reconnaître

Les deux fameux amis de votre illustre maître.

(*Elle se dirige vers eux, tandis qu'Albenga serre une demi-douzaine de mains.*)

ALBENGA

Mister Brown ! Mister Smith.

LE HIGH-SHERIFF, *à Vacquerie, lui présentant Javert.*

Moi, je me suis permis
D'amener avec moi, l'un de mes bons amis,
Mister Debwa !

VACQUERIE, *à Javert que cela décontenance.*

How do you do ?
(*à part.*)

Pas de réponse.
J'ai vu cet œil fuyant... ce sourcil qui se fronce.

MISS STAIR, *à Vacquerie et à Meurice.*

Je vous connais tous deux très bien !

MEURICE

En vérité !

MISS STAIR

De Victor Hugo le Grand, la postérité
Ne séparera point pour leur rendre justice,
Ses fidèles amis, Vacquerie et Meurice !

LE HIGH-SHERIFF, *à Albenga.*

Présentez-moi !

ALBENGA, *le présentant à Vacquerie et à Meurice.*

Le Haut-Shériff de Guernesey !

MEURICE

Charmé !

VACQUERIE

Monsieur !

LE HIGH-SHERIFF, *s'inclinant*

Messieurs !

ALBENGA, *présentant.*

Mister Stair !

Mr STAIR

Je ne sây
Pas très bien le Français... mais j'aime toute même
Le pârley.

MEURICE

On fait bien, Monsieur, tout ce qu'on aime !

VACQUERIE, *bas à Meurice.*

Tu te montres vraiment, mon cher, bien endurant !

ALBENGA, *présentant.*

Mister Brown !

MEURICE

Enchanté !

ALBENGA

Et Smith... Sir John Durant !

SIR JOHN DURANT

On prononce, Messieurs Vacquerie et Meurice,
Mon nom " Diourent ".

VACQUERIE, *prononce le nom à l'anglaise comme un éternuement.*

Monsieur " Diourent ", Dieu vous bénisse.

MEURICE

Passons dans le salon, s'il vous plait, Mister Stair,
Monsieur Victor Hugo va descendre.

(*Tous les invités conduits par Albenga passent dans les deux salons du fond. Le High Shériff et Javert restent seuls en scène.*)

LE HIGH-SHERIFF

Il est clair,
Qu'en vous introduisant, Monsieur... de la police...
Je me rends, comment dire, un peu votre... complice!..
Le Magistrat fait tort au gentleman, ce soir!

JAVERT

Non! Si je suis ici, c'est afin de pouvoir
Je vous l'affirme encor, écarter de votre hôte
Les résultats fâcheux... les suites... d'une faute...
Et je tiens à veiller moi-même — honneur très grand! —
Sur mon fameux concitoyen!..

LE HIGH-SHERIFF

On le comprend!

(*Albenga et Miss Stair apparaissent au fond et descendent en scène.*)

JAVERT

Mais chut!.. Son secrétaire!.. Et je crains qu'il n'écoute!

ALBENGA, *au High-Shériff et à Javert.*

Le grand poète est là, dans le salon.

(*Ils vont vers le salon.*)

MISS STAIR

Sans doute
Vous êtes bien heureux de le voir chaque jour
De tout près...

ALBENGA

En effet !..

(*à part avec exaltation*)

Cette fois, c'est l'amour !
C'est le rêve idéal que cette jeune fille...

MISS STAIR

N'êtes-vous pas en somme un peu de la famille ?..
L'on doit vous envier un tel protecteur !

ALBENGA, *avec emballement*

Oui !
Mais moi je donnerais son génie inouï,
Son talent sans pareil, sa gloire sans seconde,
Pour le songe qu'il mit dans une tête blonde !..

MISS STAIR, *ironique.*

Vous êtes du Midi !

ALBENGA

Moi ? Non ! Je suis du Nord !

MISS STAIR

C'est étrange !

ALBENGA

Pourquoi ?

MISS STAIR

Mais, au premier abord,
Ce compliment tourné de façon si jolie...

ALBENGA, *flatté.*

Entendons-nous !.. Je suis du Nord... de l'Italie !..
Et nous le sommes tous, sous notre ciel vermeil,
Poètes !

MISS STAIR, *riant.*

Mal mûris... par excès de soleil !
Il est un peu banal, votre premier poème...

ALBENGA

Je vous aime à genoux.

MISS STAIR

Moins près ! Moins près !

ALBENGA

Je t'aime !
Je voudrais te parler,.. te parler sans témoins...

MISS STAIR, *éclatant de rire.*

Oh ! nous verrons... après dix ans de flirt... au moins !..
(Elle rit.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, VICTOR HUGO

MISS STAIR, *à Victor Hugo.*

Excusez-moi, Monsieur !

VICTOR HUGO

De quoi !..

MISS STAIR

De rire !.

VICTOR HUGO

Rire !

C'est charmant !

MISS STAIR

J'avais tort !

VICTOR HUGO

Non ! Faut-il vous le dire,
Quel que fût le motif vous aviez bien raison !
Quand le rire, oiseau vif, traverse la maison,
Dans l'air que traversa son aile prompte, il reste
Comme un subtil rayon d'une clarté céleste...

ALBENGA, *à part, avec amertume, couvrant d'un regard sombre Miss Stair qui n'a plus d'yeux que pour Victor Hugo.*

Elle ne me voit plus !

VICTOR HUGO

Chacun a sa couleur !

Chacun de ces oiseaux divins qui de nos bouches
S'envolent, gais, railleurs, tendres, joyeux, farouches,
Doux, amers ou naïfs, chacun porte sur lui
La couleur d'un rayon qui dans notre âme a lui !

ALBENGA, *à part.*

Plus un regard pour moi... Lui !.. Lui seul !..

MISS STAIR

Puis-je apprendre
Qu'elle couleur avait celui qu'on vient d'entendre... ?

VICTOR HUGO

Rire de jeune fille, éclatant clair et vif,
Un peu moqueur, un peu léger, un peu craintif,
Qui voudrait se jouer de quelqu'un... mais qui n'ose,
Bat l'air de la maison avec une aile rose !

(*Dans le grand salon gros rire des invités.*)

Un gros rire joyeux, éclatant en clairon,
Face pourpre, où l'éclair d'acier d'un œil vairon
Luit... fait vibrer les airs quand, sonore, il éclate,
D'un bruyant claquement de plumes écarlates.

(*Elle le regarde en riant tout bas*)

Un doux rire muet, qui danse dans les yeux,
Un rire caressant, tendre et silencieux,
Rempli de mots aimants que l'on dit à voix basse,
Et qui découvre un coin de l'infini, qui passe
Si grave qu'il a l'air de s'excuser un peu...
Laisse derrière lui flotter un rayon bleu !

(*Albenga ricane.*)

Un rire grincement, un rire morne et sombre,

Sous un ciel où le jour meurt, où le soleil sombre,
Derrière les vapeurs qu'amoncelle le soir,
Fait glisser sur une aile obscure un rayon noir !

MISS STAIR

Tout vit à votre voix, dans l'univers immense,
Comme à celle de Dieu !

ALBENGA, *à part*

Bon ! L'extase commence !

MISS STAIR

Un poète est pour moi — je ne le dis pas bien ! —
Plus qu'un roi, plus qu'un homme...

VICTOR HUGO

Un poète n'est rien...
Rien qu'une faible voix qui s'élève du gouffre
Où le sombre troupeau des misérables souffre
Sous la sérénité de l'infini profond,
Pour répéter à qui saigne et sanglote au fond :
— Laissons, nous, les impurs, les lamentables hommes,
Nous qui ne sommes rien qu'un souffle, qui ne sommes
Jamais plus grands que les trois aunes d'un linceul,
Laissons, laissons le Sort faire le mal tout seul !..

MISS STAIR

Vous êtes immortel !

VICTOR HUGO

Moi ? Pour combien d'années ?

MISS STAIR

Vos œuvres, nobles fleurs...

VICTOR HUGO, *l'interrompant.*

Seront vite fanées...

MISS STAIR

Non ! Non ! L'art ne meurt pas !

VICTOR HUGO

L'art n'est donc pas humain?

MISS STAIR

Notre âme sur vos pas suit un nouveau chemin !

VICTOR HUGO

Les poètes, toujours, refont les mêmes tâches,
Et quand ils vont clamant : Ne soyons pas trop lâches !
Ne soyons pas trop vils ! Ne soyons pas trop laids !
Ils imitent Homère, et Dante, et Rabelais !

MISS STAIR

L'avenir doit un jour dresser à votre gloire
Le plus haut piédestal qui domine l'Histoire !

VICTOR HUGO

Non, je n'ai pas souffert... pas autant qu'il le faut,
Et seule la douleur met l'homme vraiment haut !
Le plus haut piédestal du plus fameux poète,
Est le faîte d'un mont sombre et morne, le faîte
Dénudé d'un mont noir sur l'horizon de feu...
Là, depuis deux mille ans, on voit saigner le Dieu
Livide et froid, laissant pendre sur sa poitrine
Un flot de cheveux roux, ceint d'un bandeau d'épine.
Tout un peuple à ses pieds insulte sa douleur...
Et lui, répond tout bas : " Père... Pardonnez-leur ! "

(Riant)

Mais je suis solennel et grave, et c'est indigne,
Et tantôt, soulignant ma maladresse insigne,
Mon front sera fouetté par le vibrant essor
D'un beau rire moqueur, ouvrant son aile d'or !

MISS STAIR

Vous parlez... On dirait qu'un aigle vous emporte...

(*Albenga hors de lui s'est approché de la porte du bureau. Soudain, après avoir hésité, brusquement il se décide. Il met d'une main tremblante la clef dans la serrure et ouvre. Le bruit attire l'attention de Victor Hugo et de Miss Stair.)*

ALBENGA, *essayant d'expliquer son acte, très ému et très troublé*

Vous m'avez ordonné de rouvrir cette porte !

MISS STAIR

Qu'a-t-il donc ?

(*Sur les derniers mots de Victor Hugo tous les invités qui ont quitté les salles du fond apparaissent au fond de la scène. Vacquerie a remarqué le trouble et la mauvaise humeur d'Albenga. On sonne à la porte du hall, que la vieille servante va ouvrir. Fantine apparaît sous la porte d'entrée. Elle est pâle et hors d'haleine. Elle vient en chancelan s'agenouiller devant Victor Hugo.*)

VACQUERIE

Qu'est ceci ?..

VICTOR HUGO

Vous Fantine !

FANTINE

Pardon,
Monsieur Victor Hugo !... Pardon !...

VICTOR HUGO

Et de quoi donc ?..

FANTINE

Je vais vous dire tout... mais j'ai couru si vite...
J'avais peur... dans la nuit... seule...

MISS STAIR

Pauvre petite !

LE HIGH-SHERIFF, *bas à Javert*

C'est la nièce de ce Français... Vernier, je crois !

JAVERT, *au High-Shériff*

Triste sire !..

FANTINE

En passant près de la grande croix
Une bête est partie avec un bruit terrible,
Une bête... très... très grosse ! C'était horrible !
Ça ne devait pas être un loup... car ça volait !

SIR JOHN DURANT, *riant*

Non alors !..

FANTINE

J'ai couru !... Tout cela m'affolait !
Il m'a semblé vingt fois, au moins, que j'étais morte !
Ce que j'étais contente en voyant votre porte !

VICTOR HUGO

Pourquoi fuir la maison ?.. Ils t'ont battue ?

FANTINE

Oh ! Non !..

VICTOR HUGO

Que t'ont-ils fait ?

(*Au High-Shériff*)

Son oncle, une brute sans nom,
La martyrise !..

FANTINE

Non ! Ils ne m'ont pas battue !
Ils ont le droit d'abord et je me serais tue...
Une petite fille, on la bat, ce n'est rien !
Tout le monde se dit tout bas : c'est pour son bien !..
Je vais vous expliquer... vous allez tout comprendre...
C'était pour vous défendre...

VICTOR HUGO

Et de qui me défendre ?

FANTINE

Pour moi, ce n'est pas clair, mais je suis sûre, au fond,
Que c'est abominable et méchant ce qu'ils font !

VACQUERIE

La pauvre enfant je crois vient nous conter ses songes !..

FANTINE

Ils m'ont fait dire exprès, Monsieur, d'affreux mensonges...

Qui ?

FANTINE

Mon oncle et ma sœur ! Elle surtout... Et lui
Lorsque j'ai dit... un tel éclair de joie a lui
Dans ses yeux que j'ai cru qu'il allait rire !.

VICTOR HUGO

Rire ?..
Quels mensonges t'ont-ils fait dire ?..

FANTINE

Ils m'ont fait dire,
Quand nous nous promenions, vous savez, l'autre jour,
Que c'était de l'amour !..

VICTOR HUGO, *riant.*

Oui ! C'était de l'amour :
Fantine m'aime bien et j'aime bien Fantine !...

FANTINE

Non ! De l'amour ! Du vrai ! Celui que je devine
Quand on est grand, qu'on est très fort et très savant...
Mais qui la briserait, en touchant une enfant...
Alors si vous m'aimez ainsi, ce serait lâche !...
Ce serait mal... Vous me comprenez !...

VICTOR HUGO

Oui ! Je tâche !...

FANTINE

Ils étaient très contents... Ma sœur a dit tout bas :

“ La petite en a dit assez pour qu’on n’ait pas
“ A t’en vouloir d’aller ce soir troubler la fête !... ”
Il est méchant... et vous, vous êtes un poète...
Alors il vous déteste... et veut... je ne sais pas
Ce qu’il veut, mais c’est mal et méchant, en tous cas...
Et j’ai voulu venir vous dire sans attendre,
De fermer la maison !... Bien !...

VICTOR HUGO, *à ses amis.*

J’ai peur de comprendre !

FANTINE

Pardonnez-moi ! Pardon ! Je le pensais d’abord,
Que nous n’avions rien fait de mal, qu’elle avait tort,
Ma sœur !... Pardonnez-moi, je ne suis pas maligne...
J’avais bien remarqué qu’ils se faisaient un signe...
Vous, si noble, si grand, si bon, que le Bon Dieu
J’en suis bien sûre, doit vous ressembler un peu...
Vous ! J’ai bien deviné que c’était un mensonge,
Et que de s’en aller sur le sable qui longe
La mer, de me cueillir des branches de lilas,
Et d’acheter à ma pauvre Florette, un tas
De choses, d’expliquer les bêtes et les plantes,
Et de me faire aimer les laides, les méchantes,
Celles dont avec crainte on détourne ses pas,
Les juges et les lois ne le défendaient pas !

VICTOR HUGO

Certes !...

FANTINE

Mais j’ai compris, par les mots du poème,
Combien c’est différent quand c’est vraiment qu’on aime,

Quand c'est le véritable amour des grands, vraiment...
Et qu'ils mentaient quand ils disaient : c'est ton amant !...

VICTOR HUGO

Quoi !...

FANTINE

Oui ! Pour que sa rage ait l'air d'avoir des causes,
Mon oncle a fait semblant de comprendre des choses
Que je ne disais point...

VICTOR HUGO, *à ses deux amis.*

Monstrueux n'est-ce pas !...

VACQUERIE

Penchez-vous, fraternel, sur ceux qui sont si bas
Et vous verrez toujours vous jaillir à la face
Un peu de boue !...

VICTOR HUGO

Et puis ?... Un seul geste l'efface !...
Obliger les ingrats, aider les envieux,
Etre bon avec les méchants, vaut cent fois mieux
Qu'obliger qui nous aime ou qui nous est utile,
Car vraiment quelquefois l'effort est difficile !

LE HIGH-SHERIFF, *bas à Javert.*

C'est un grand cœur !

JAVERT

C'est un esprit supérieur !

(*A ce moment, la porte du bureau s'ouvre brusquement. Brutaud paraît sur le seuil. Il tient un pistolet à la main.*)

MISS STAIR, *effrayée.*

Un homme !

BRUTAUD, *à Victor Hugo.*

Ah ! vous voilà, vous, le joli monsieur !...
Quoi ! Vous venez au sein d'une honnête famille,
Vous y voyez une pauvre petite fille...

(*Vacquerie et Meurice se jettent sur Brutaud et lui saisissent le bras. Le coup de pistolet part : une courte lutte. Javert, qui dès l'apparition de Brutaud s'était glissé derrière lui, a relevé le bras du criminel et le coup de pistolet est parti en l'air. C'est le policier qui maîtrise l'assassin et en un clin d'œil lui a passé les menottes autour des poignets. Au cours de cette scène, les paroles suivantes sont proférées.*)

VACQUERIE

Misérable !

MEURICE

Menteur infâme !

VACQUERIE

Plus un mot,
Scélérat !...

JAVERT, *rapidement, bas à Brutaud.*

Fiez-vous à moi, mon bon Brutaud !
La petite a parlé !

BRUTAUD, *apercevant Fantine qui s'est avec crainte dissimulée derrière Victor Hugo.*

Quoi !

JAVERT, *bas.*

Tout est perdu !

VICTOR HUGO, *avec mépris.*

Bête !

BRUTAUD, *surpris par la vue de Fantine.*

Elle !

JAVERT, *haut.*

Au nom de la loi, Brutaud, je vous arrête !

LE HIGH-SHERIFF

Comment !...

VICTOR HUGO

Chez moi !...

LE HIGH-SHERIFF

Chez nous !... Vous êtes un peu vif !

JAVERT, *exhibant le document en question.*

Le mandat de Bow-Street, Monsieur le Haut-Shériff...

LE HIGH-SHERIFF

Ah !... Je m'incline !

VICTOR HUGO

Mais...

JAVERT

Jean Brutaud et sa nièce,
Vous vous en convaincrez en lisant cette pièce,
Sont inculpés d'assassinat !

VICTOR HUGO

Monsieur... ?

JAVERT

Javert,

Inspecteur !

VICTOR HUGO

Ah ! ce soir tout est bien large ouvert

Chez moi !

JAVERT

J'ai cru servir notre illustre poète.

BRUTAUD, *qui voudrait tout dire.*

Messieurs...

JAVERT, *bas.*

En vous taisant vous sauvez votre tête !

VACQUERIE, *bas à Albenga.*

Vous avez à dessein ouvert à ce bandit...

ALBENGA, *balbutiant, bas*

Mais...

VACQUERIE, *sévèrement, bas*

Vous retournerez près de Garibaldi !

VICTOR HUGO

Et cette enfant ?

JAVERT

Est seule !

MISS STAIR

Oh ! si pâle et si frêle...

VICTOR HUGO

Non ! Elle n'est pas seule et pour veiller sur elle,
Pour l'aider à marcher tête haute, parmi
Les méchants, elle aura toujours son vieil ami !

JAVERT, *à Brutaud*

Marchons !

FANTINE, *qui n'en peut croire ses oreilles*

Je reste, moi ?...

VICTOR HUGO

Oui !...

FANTINE, *éclatant en sanglots de joie*

Oh !... Oh !...

VICTOR HUGO

Quelle joie
D'arracher au Destin formidable sa proie !...

FANTINE, *sautant de joie*

Monsieur ! Je suis heureuse ! Oh ! Cela doit se voir !...
Dites ! Pour mon courage immense de ce soir,
Vous me mettrez un jour dans un livre ?

VICTOR HUGO, *riant*

Héroïne !

FANTINE

Monsieur Victor Hugo, vous voulez?...

VICTOR HUGO

Oui, Fantine!

Paris, Octobre 1904.

FIN.

TABLE

TABLE

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE HUIT
DÉCEMBRE MIL NEUF CENT DIX-NEUF
PAR " L'IMPRIMERIE SAINTE CATHERINE "
QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE